

M^{GR} M. BESSON
ÉVÊQUE DE GENÈVE
LAUSANNE ET FRIBOURG

NOS ORIGINES CHRÉTIENNES

ÉTUDE SUR LES
COMMENCEMENTS DU CHRISTIANISME
EN SUISSE ROMANDE



ÉDITION DE L'ÉCHO ILLUSTRÉ
GENÈVE



NOS ORIGINES CHRÉTIENNES



5573

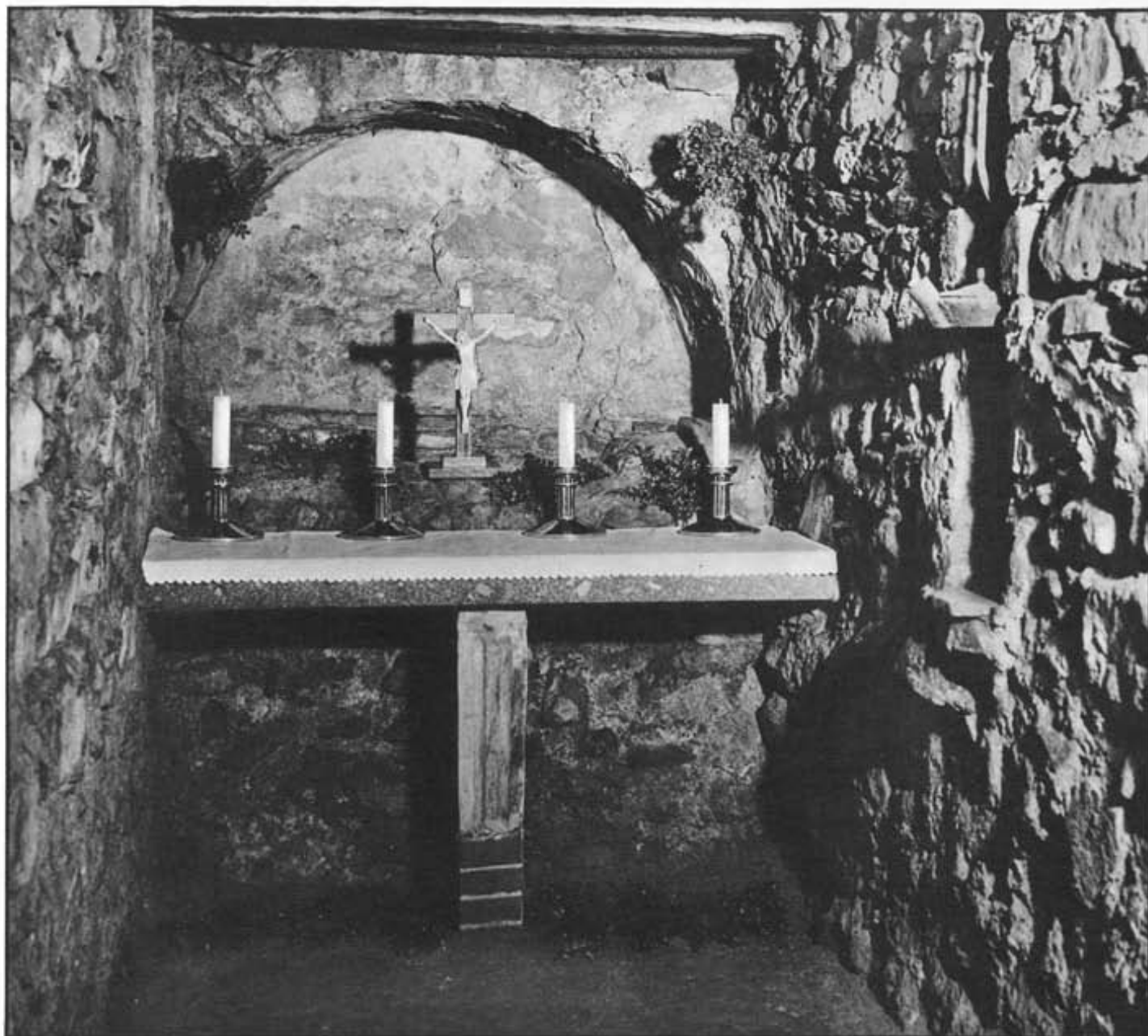


TABLE DES MATIÈRES

Les commencements du christianisme en Suisse romande	5
Les origines	6
L'établissement des Burgondes	9
LES PAROISSES	12
La vie religieuse	12
LES ÉVÊCHÉS	14
Le diocèse du Valais	14
Le diocèse de Genève	16
Le diocèse de Lausanne	16
L'influence des évêques	19
LES MONASTÈRES	20
L'abbaye de Saint-Maurice	20
Saint-Imier et Saint-Point	24
Romainmôtier	25
Saint-Ursanne	28
Moutier-Grandval	28
La règle bénédictine	30



PB 119



Tombeau (avec *arcosolium*) où l'évêque Saint Théodore ou Théodule plaça les reliques de Saint-Maurice, vers la fin du IV^{ème} siècle. La table d'autel, les chandeliers et le crucifix, bien entendu, sont modernes. (Ph. Boissonnas)

NOS ORIGINES CHRÉTIENNES

LES COMMENCEMENTS DU CHRISTIANISME EN SUISSE ROMANDE

Le terme de Suisse romande est tout jeune. Il désigne même des cantons qui, sauf Fribourg, sont, dans la famille helvétique, au nombre des derniers venus. Mais le pays ainsi nommé correspond à quelque chose de très vieux. Il y a passé mille ans que les populations de Fribourg, de Vaud, de Genève, de Neuchâtel, du Valais et du Jura bernois, polies par une même civilisation romaine, bouleversées puis renouvelées par les mêmes Barbares, gouvernées par les

mêmes rois Francs, se trouvaient déjà rapprochées d'une manière naturelle, presque nécessaire.

Il est vrai, la Suisse romande, au premier aspect, constitue une anomalie. N'est-il pas illogique, par exemple, qu'elle soit distincte de cette Savoie dont les grandes Alpes, sœurs aînées des vignobles de Lavaux, se mirent comme eux dans le Léman ? N'a-t-elle pas le même sang que cette Franche-Comté dont la politique, un jour, l'a séparée, mais à qui tout

le reste l'unit ?... Graves questions, qu'il suffit de soulever pour comprendre que l'histoire de la Suisse romande est complexe. On ne peut l'étudier sans franchir les limites des pays voisins.

Cette anomalie est plus apparente qu'effective. La Suisse romande, il faut la prendre pour ce qu'elle est : une portion considérable par son étendue, intéressante par son esprit, de la Confédération helvétique. De tous les pays latins qui furent la Gaule, plus exactement encore, de toutes les terres fécondes qui furent la Bourgogne, aux limites si souvent modifiées, il en est qu'une attirance occasionnelle ou instinctive rapprocha de la plus ancienne des républiques vivantes. Nous tenons aux Confédérés par toutes les fibres de notre patriotisme. Nous ne sommes pas seulement Latins ou Romands, nous sommes Suisses. Voilà ce qui fait de la patrie romande une famille au caractère spécial. Et l'on comprend sans peine que nous, enfants de cette famille, nous trouvions du plaisir à feuilleter les pages de son histoire, même les pages inhabilement écrites et presque effacées de ses origines.

C'est plus qu'un plaisir. Comme les peupliers et les chênes puisent leur force dans le sol, ainsi l'esprit national a besoin, pour se nourrir, de plonger ses racines dans les profondeurs du passé. Rien mieux que l'histoire n'attache à la patrie. C'est accomplir une œuvre bienfaisante que d'en étudier les débuts.

LES ORIGINES

Laissons nos ancêtres préhistoriques dormir, avec leurs bracelets de bronze, leurs colliers d'or ou d'ambre et leurs longues épées, au fond de ces tombeaux marqués par de grosses pierres que l'envahissante forêt cache à nos yeux... Franchissons les siècles et donnons la main, sans plus tarder, aux Helvètes libres et remuants, dont la bravoure émerveillait les grands capitaines de la Rome d'autrefois. Partageant le sort du reste de la Gaule, ils passent peu à peu de la condition de sujets de Rome à celle de membres de l'Empire. Ils deviennent de véritables Romains.

Des vingt-neuf provinces que l'on compte en Gaule à la mort d'Auguste, trois nous intéressent particulièrement : la Belgique, la Narbonnaise, la Rhétie. A la dernière appartiennent les quatre cités du Valais : Nantuates, Seduni, Varagri et Uheri ; à la Narbonnaise, la cité de Vienne dont un *vicus* se nomme Genève ; à la Belgique, l'Helvétie et la colonie équestre de Nyon. Bientôt, la vallée du Rhône, en amont du Lac, constitue une demi-province à part, les Alpes Pennines. Vers la fin du IV^e siècle, l'ancienne Gaule est partagée entre deux gouverneurs généraux, dont l'un demeure à Trèves et l'autre à Vienne. Du premier relèvent dix provinces, entre autres la Séquanie, avec les cités de Besançon, Nyon, Avenches, Bâle, etc., et les Alpes Pennines avec



Fibule ou broche représentant Salomon à cheval. C'est une amulette superstitieuse, pour se défendre contre le mauvais œil. V^{ème} siècle environ. Trouvée à Oron. Musée National Suisse. (Ph. Rast)

la cité d'Octodure (Martigny). Du second dépendent sept provinces, à la tête desquelles nous trouvons la Viennoise, dont la cité de Genève fait partie.

Les Burgondes, venus de l'Est en passant par le Nord, occupent en 443 la *Sapaudia*, ou Savoie. Ils partagent bientôt les terres de l'Helvétie avec les anciennes populations, suivant les règles que nous étudierons tout à l'heure. La division romaine par cités reste en vigueur : dans la capitale de la cité résideront l'évêque, dépositaire de l'autorité religieuse, et le comte, représentant du pouvoir royal ; normalement, et sauf exception, à chaque cité correspondront un diocèse ecclésiastique et un comté.

Moins d'un siècle après l'arrivée des Burgondes, en 536, l'armée franque fait la conquête de leur royaume. Dès lors, pour

Inscription datée, placée en 377 sur la façade restaurée d'un monument public par le préteur Asclépiodote : on y voit à l'extrémité de la deuxième ligne, à droite, le monogramme du Christ. Hôtel de Ville de Slon. (Ph. Boissonnas)





Fragment d'une poterie ornée de médaillons avec le monogramme du Christ, IV^e-V^e siècle. Trouvé à Yverdon et conservé au musée de cette ville.

de longues années, notre histoire nationale se confond avec celle des Francs.

Après avoir ainsi rappelé, d'un simple trait, les éléments ethniques dont se compose notre peuple, nous devons rechercher comment il prit contact avec le christianisme et comment il fut transformé par lui.

A première vue, les témoignages des anciens sur la diffusion du christianisme ne concordent pas. D'après les uns — saint Irénée, Tertullien, — la foi nouvelle se propagea dès le début dans l'univers entier; plusieurs affirment explicitement l'existence de chrétiens parmi les Germains et les Celtes, au II^e siècle. D'autres sont plus réservés: Sulpice-Sévère et l'auteur de la Passion de saint Saturnin montrent la religion chrétienne arrivée tardivement en Gaule, s'avancant à pas lents au milieu de difficultés,

rencontrant de rares sympathies dans un petit nombre de villes. Au fond, ces témoignages ne se contredisent point. Il y a de bonne heure quelques germes de christianisme dans la plupart des grands centres; mais les communautés vraiment nombreuses, surtout dans les localités secondaires, ne s'organisent que peu à peu.

En Suisse romande, tout le monde l'admet, le christianisme a, dès le IV^e siècle, des adeptes assez nombreux, au moins dans nos villes. Mais le terrain se dérobe, quand on veut préciser davantage. Certains ont voulu désaltérer la curiosité populaire par des légendes. Quelques années à peine après la mort du Sauveur, sa parole aurait été portée dans le pays d'Avenches par saint Bêat, dans le Valais par saint Barnabé, à Genève par un autre disciple de saint Pierre, voire par l'apôtre lui-même. De pareils récits n'ont aucune consistance et c'est leur faire assez d'honneur que de les mentionner.

Nous ne tirons aucun profit, pour la question présente, des agraies « barbares », ornées d'une croix ou d'un Daniel, et dont nos musées possèdent une si remarquable collection: toutes ces antiquités, postérieures à l'invasion, appartiennent à une époque où le christianisme est déjà clairement attesté chez nous. L'amulette d'Oron, avec son Salomon porte-bonheur, doit être du VI^e ou du VII^e siècle, comme la fibule byzantine d'Attalens qui représente l'Epiphanie. Le verre orné de l'acclamation *Vivas in Deo*, trouvé dans un tombeau d'Avenches, ne doit pas être notablement antérieur; il faut sans doute en dire autant des fragments de vases à monogrammes découverts à Yverdon. L'objet chrétien le plus ancien du pays de Vaud semble être la cuiller romaine de Vidy, actuellement perdue, mais signalée naguère par des auteurs sérieux: le monogramme dont elle est ornée fait songer à l'époque de Constantin. Quant aux martyrs de Nyon, nous savons bien qu'une petite église leur était dédiée au moyen âge; mais les documents qui les concernent sont trop élastiques, trop hésitants, pour que nous puissions en tirer quelque chose de précis sur nos origines chrétiennes.

A Genève, outre deux débris de marbre, dont l'un représente une colombe et l'autre contient quelques lettres du V^e ou du VI^e siècle, nous possédons quatre épitaphes, avec la formule: *Hic requiescit in pace bonae memoriae*. Leur date peut varier entre la fin du IV^e siècle et le début du VI^e. Il en est de même du beau fragment monogrammé, découvert en 1840, lors de la démolition des murs d'enceinte. Le *missorium* (disque en argent), orné d'un monogramme analogue et trouvé dans l'Arve, est contemporain d'un Valentinien; trois empereurs ont porté ce nom: le règne du premier commence en 346, celui du dernier s'achève en 455. La pierre funéraire d'*Aelloidus praepositus et presbiter*, de Saint-Victor, est intéressante surtout à cause de la finale liturgique: *Domine requiescat in pace, amen*; elle ne saurait prétendre à une plus haute antiquité que les précédentes. Le musée de Genève offre d'autres reliques des premiers âges chrétiens: un beau calice d'argent, datant probablement du V^e ou VI^e siècle, découvert dans le port, des parties importantes d'un autel de la même époque et quelques lampes en terre, à peu près contemporaines, ou un peu plus anciennes, dont quatre ont été trouvées sur place.

Un des beaux fragments d'un autel chrétien du V^e ou du VI^e siècle trouvé sous le pavé de l'église de Saint-Germain, à Genève et conservé au Musée de cette ville.
(Ph. Musée de Genève)





A Calice pouvant dater du Vme ou du VIe siècle, trouvé dans le lac, à Genève, et conservé au musée de cette ville.
(Ph. Musée de Genève)



Lampe chrétienne, trouvée à Genève et conservée au musée de cette ville, IVe/Ve siècle.
(Ph. Musée de Genève)

Pour le Valais, nous pouvons citer un anneau certainement très ancien, trouvé dans une vigne, à Martigny, et sur le chaton duquel figure le type classique romain — non le type barbare — de Daniel dans la fosse aux lions. Mais cet objet peut avoir été perdu par quelque voyageur. En 377, les Sédunois étaient assez familiarisés avec le christianisme, pour que le préteur Asclépiodote gravât sur la façade restaurée d'un édifice public le monogramme constantinien. Vers la même époque, existait à Agaune la basilique élevée en l'honneur de saint Maurice et de ses compagnons. Si l'ambon conservé au musée de l'abbaye est sûrement une pièce mérovingienne, en revanche, son Bon Pasteur peut parfaitement avoir appartenu à l'église primitive. Et tout fait croire que le très remarquable arcosolium souterrain, découvert au Martolet, est celui-là même où saint Théodule a déposé les restes précieux du chef des martyrs thébains.

C'est à peu près tout ce que nous savons. Les sources archéologiques nous reportent au IV^e siècle, pour le pays des Helvètes, pour Genève et pour le Valais. Cela ne veut pas dire qu'il n'y eut aucun chrétien dans nos régions avant cette date. Peu après 350, Genève et Octodure ont leur organisation ecclésiastique autonome ; à Sion, le monogramme du Christ resplendit sur un bâtiment officiel ; la petite ville d'Agaune est un lieu de pèlerinage. Tout cela suppose des chrétientés qui n'en sont pas à leurs premiers jours d'existence et permet de reculer la date des origines.

De fait, entre les Alpes et le Jura, les conditions n'étaient pas moins favorables que dans le reste de la Gaule nouvelle à la diffusion du christianisme. Quelques-unes de nos localités avaient une réelle importance, alors comme aujourd'hui, par leur situation très avantageuse, plus encore que par le nombre de leurs habitants. Nos anciennes villes s'épanouissaient au bord des grandes routes. La voie romaine, venant d'Italie par Aoste et le Mont-Joux, descendait sur Octodure pour se bifurquer à Vevey. Une branche principale montait de là par Moudon, Avenches, Soleure, dans la direction de Strasbourg et de Mayence ; l'autre rejoignait à Lausanne la route qui, venant du Midi des Gaules par Genève et Nyon, s'en allait en traversant Orbe, Pontarlier, Besançon, jusqu'au pays de Langres et dans le Nord. En même temps, les fleuves et les lacs offraient des moyens de transport plus utilisés que de nos jours : la compagnie des bateliers d'Avenches et celle de Genève étaient puissantes.

Ainsi facilitées, les relations commerciales s'entretenaient, actives. On exportait le miel, la cire, les résines ; notre bétail et le produit de notre industrie laitière étaient déjà recherchés des anciens. Nos forêts fournissaient aux étrangers, non seulement un bois estimé, mais des animaux sauvages dont ils utilisaient la fourrure, ou qu'ils amenaient dans leurs amphithéâtres. L'Italie, en retour, nous apportait ses vins et ses fruits ; la Gaule méridionale, ses objets d'art et de luxe. A Avenches, on a trouvé des dattes et des olives carbonisées, des coquilles d'huître, d'autres produits provenant de régions fort lointaines, même de l'Asie.

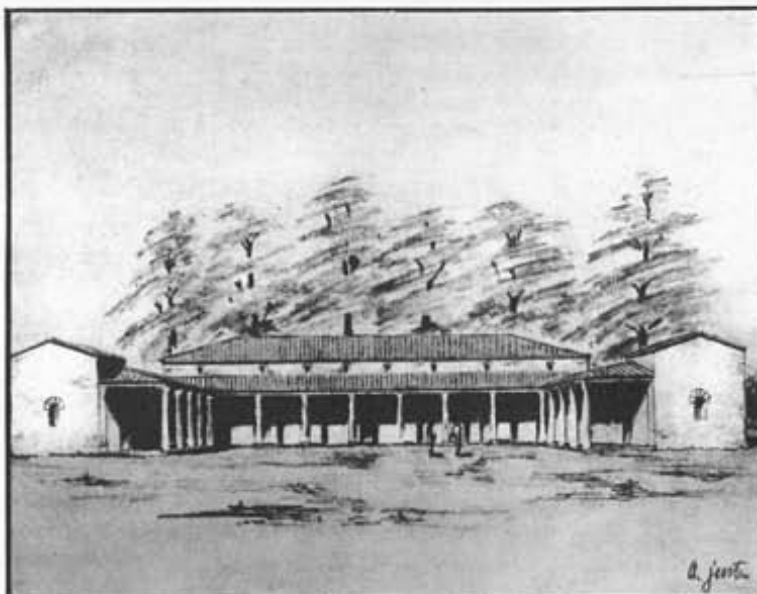
Les négociants passaient encore chez nous en allant échanger les denrées du Nord et du Midi. Les soldats romains, parmi lesquels les vieux auteurs et les Actes des Martyrs nous montrent tant de chrétiens, étaient nombreux dans la partie orientale du pays des Helvètes. Lorsque les militaires obtenaient leur congé, ils se fixaient souvent dans la région où ils avaient accompli leurs années de service : ils fusionnaient avec les habitants et se mariaient avec les femmes indigènes.

Ainsi nos pères se trouvaient en relations avec des étrangers, hommes d'armes ou de commerce qui, les uns ou les autres, avaient entendu parler des chrétiens, connaissaient, pratiquaient peut-être leur doctrine. Au fond de ces riantes vallées ouvertes toutes larges aux progrès de la civilisation, parmi ces paisibles stations disséminées le long des routes de l'empire, dans le petit monde qui s'agitait autour des villas somptueuses des rives du Léman, la religion nouvelle dut avoir de bonne heure des disciples. D'abord rares et isolés, puis réunis en petits groupes, évitant par prudence d'attirer les regards, visités de loin en loin par quelque obscur missionnaire, ces premiers chrétiens n'ont pas laissé dans l'histoire leur souvenir.

L'ÉTABLISSEMENT DES BURGONDES

Puisque nous devons nous en tenir aux textes, c'est au tournant du IV^e siècle que commence, à proprement parler, l'histoire du christianisme en Suisse romande. La décadence de l'empire est, à ce moment-là, très avancée ; les Barbares frappent à nos portes. Il est donc indispensable de nous demander d'abord dans quelles conditions ces Barbares — ils s'appellent chez nous les Burgondes — se fixèrent sur notre territoire, vécurent côte à côte avec nos ancêtres Gallo-Romains, finirent par se mélanger entièrement à eux. Des témoignages irrécusables relatifs à la Gaule en général, dépeignent sous des couleurs très sombres les maux causés par l'arrivée des envahisseurs : nous n'avons aucune raison de les mettre en doute. Il faut pourtant se rappeler que les Burgondes furent beaucoup moins durs que les autres, et que la violence ne semble avoir été leur fait qu'à titre exceptionnel. Ce que nous savons d'eux nous les montre sympathiques. Le ciel ne leur avait point départi une délicatesse très minutieuse. L'évêque de Clermont, Sidoine Apollinaire, Gallo-Romain raffiné qui vivait au milieu d'eux, plaisante sur ces géants de sept pieds, qui sentent l'ail et le beurre rance et chantent dès l'aube à tue-tête. Mais ils avaient du cœur et de la loyauté. Ils s'étaient presque tous établis paisiblement dans nos campagnes, appelés comme alliés ou protecteurs. Défendre les indigènes contre les excès du fisc impérial et contre d'autres envahisseurs plus terribles, telle fut leur mission ; ils y restèrent fidèles constamment. Doués d'une grande facilité d'assimilation, ils furent les plus doux de tous les Barbares, les seuls dont les Gallo-Romains aient gardé bon souvenir.

Il fallut naturellement faire sur le sol une place régulière aux nouveaux-venus et procéder à des partages. A plusieurs reprises, les chroniqueurs parlent des contrées qui furent assignées aux Barbares pour qu'ils les partageassent avec les habitants. Voici comment la chose se passa : « Sous l'Empire, écrit M. Bayet, quand les troupes étaient établies d'une façon permanente dans un endroit, on les logeait chez l'habitant : c'était ce qu'on appelait l'hospitalité. Le propriétaire fournissait à l'hôte des vivres et lui abandonnait un tiers de sa maison. Cette institution, dont avaient bénéficié déjà bien des Barbares au service de Rome, servit de modèle aux nouveaux partages, mais en s'appliquant au sol même. Les Burgondes reçurent d'abord le tiers des esclaves et les deux tiers des terres ; plus tard, ces conditions furent adoucies. On partageait les forêts aussi bien que les champs cultivés. A cette répartition, l'on appliquait encore le terme ancien d'hospitalité ; la terre que recevait chaque nouvel occupant s'appelait *sors*, ce qui voulait dire, non point une terre tirée au sort, mais un lot de terre. C'est à tort qu'on a voulu représenter les Barbares comme des fermiers au service des anciens propriétaires : ils disposaient de leurs domaines, les transmettaient par héritage, et même, dans certains cas, pouvaient les aliéner. La loi burgonde désigne sous le nom de *consortes* les anciens et les nouveaux habitants, ce qui indique tout au moins un mode de copropriété, sinon la propriété absolue. » Ainsi, la dépossession, qui d'ailleurs ne dut point frapper tous les indigènes, revêtit des formes légales et juridiques, et, dans ce sens, on a pu dire qu'il n'y avait là ni invasion ni conquête, mais un mal qui ressemblait fort à celui que l'invasion et la conquête produisent ordinairement. Les propriétaires Gallo-Romains acceptèrent le partage d'assez bonne grâce, d'autant plus que les chefs barbares s'efforçaient de ne point exaspérer les popula-



Reconstitution de la Villa romaine de Vicques.

Une vue aérienne de la Villa romaine de Vicques (Jura bernois), I^{er}-II^{es} siècles



tions au milieu desquelles ils arrivaient. Au V^e siècle, les membres de l'aristocratie gallo-romaine vivaient encore, il est vrai, loin des cités, à la campagne, dans de riches villas, où ils jouissaient d'une tranquillité relative ; mais les gens du peuple, les paysans, se mêlèrent assez vite. Les Gallo-Romains surent apprécier les services que leur rendaient les Barbares, vigoureux travailleurs ; les Barbares s'adoucirent au contact des Gallo-Romains. On apprit à se connaître, à se comprendre, à s'entraider. Quelques théoriciens, fascinés par le prestige de l'ancienne Rome, déplorèrent longtemps la chute de l'Empire et crurent toujours à sa réorganisation possible ; mais, en général, les classes populaires eurent d'instinct l'impression qu'un nouvel ordre de choses venait de naître et qu'il fallait résolument y entrer.

À l'époque mérovingienne, quand la Bourgogne faisait partie du royaume franc, la loi distinguait encore les habitants d'origine romaine et les habitants d'origine burgonde ; les tribunaux jugeaient les uns et les autres d'après leurs constitutions spéciales. Mais, pratiquement, la fusion s'était opérée.

La condition des personnes était chez nous ce qu'elle était dans le reste du royaume. Il y avait des classes sociales nettement tranchées : nul ne pouvait s'élever de l'une à l'autre sans avoir rempli une série de formalités juridiques.

Au plus bas degré se trouve l'esclave, considéré d'abord comme une chose que le maître vend, lègue, donne à son gré, n'ayant ni biens propres, ni individualité. Le sort de l'esclave, d'ailleurs, s'adoucit rapidement sous l'influence du christianisme. L'Eglise proclame que le serf a une âme dont le maître est responsable devant Dieu ; elle déclare légitime, et par suite indissoluble, le mariage des esclaves ; elle recommande de ne pas séparer le mari de la femme, ni les enfants des parents. Le concile d'Epaone, en 517, auquel assistent nos trois évêques romands, porte, en faveur des esclaves, plusieurs décrets qui semblent aujourd'hui tout naturels, mais qui marquèrent, à cette époque, une véritable révolution dans les idées. Le serf put bientôt posséder et racheter sa liberté avec son pécule. Il était souvent affranchi par le maître chrétien, qui voulait, ainsi, mériter la miséricorde divine. D'après une coutume rapidement généralisée, les princes, quand il leur naissait un fils, donnaient la liberté à trois serfs de l'un et de l'autre sexe, dans chacune de leurs villas.

Une très ancienne formule d'affranchissement renferme entre autres ces mots : « Que dès ce jour cet homme soit libre, comme s'il était né de parents libres ; qu'il voie s'ouvrir devant lui tous les chemins des carrefours sans que nul ne l'arrête. » Dans certains cas, en effet, l'affranchi, qu'on appelle du nom latin, *libertus*, ou du nom germanique, *lide*, est tout à fait libre ; dans d'autres, il demeure soumis partiellement à son ancien maître ; il garde la terre qu'il cultivait comme esclave ; mais il acquitte, pour sa tenure, des redevances et des journées de travail, et s'il meurt sans enfant, son bien revient à la famille de celui dont il était l'esclave.

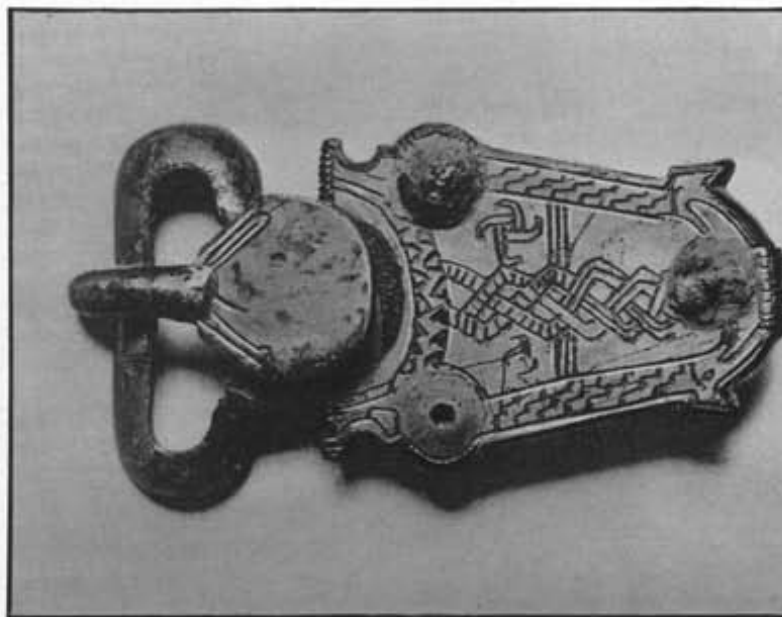
Au-dessus du serf se trouve le colon. C'est un homme libre sous certains rapports ; il cultive sa terre comme il l'entend, mais il ne la possède pas, à proprement parler. Il ne peut s'en éloigner sans la permission du maître ; et, d'autre part, il ne peut en être évincé. Il garde le produit de son travail, tout en donnant au maître certaines redevances et certains services. Il forme la transition entre l'esclave et l'homme libre.

Celui-ci, à son tour, dans le royaume franc tout

comme dans l'ancienne Rome, peut se mettre au service du roi, d'un fonctionnaire ou même d'un particulier plus riche que lui ; de la sorte, il aliène, dans une certaine mesure, sa liberté ; mais il reçoit une protection précieuse : c'est ce qu'on appelle, à ce moment-là, mettre sa main dans la main d'un autre, *se commendare*, se recommander. Le protecteur prend le nom de *senior*, seigneur — étymologiquement : plus vieux — qui est d'un usage courant à l'époque mérovingienne ; le protégé s'appelle *vassus*, vassal, terme qui, dans la loi salique, signifiait esclave. Les seigneurs groupent autour d'eux un nombre plus ou moins grand de vassaux. Ils reconnaissent comme supérieur le comte qui, dans la cité ou le *pagus*, représente l'autorité civile, comme l'évêque y détient l'autorité religieuse. Les comtes, naturellement, relèvent du roi. À cette hiérarchie des personnes, qui doit se développer et se préciser rapidement, correspondra plus tard la hiérarchie des terres : ce sera la féodalité.

Les villes du VI^e et du VII^e siècles sont presque toutes d'anciennes villes romaines. Les édifices d'autrefois, arcs-de-triomphe, temples, thermes, n'existent plus qu'à l'état de ruines ou totalement transformés ; les maisons, faites en partie de débris romains, sont basses, étroites, serrées les unes contre les autres, à l'intérieur des remparts qui empêchent le développement de l'agglomération. Seules les églises sont un peu vastes : c'est dans leur enceinte que se manifeste, non seulement la vie religieuse, mais souvent aussi la vie politique.

Au VI^e siècle, il se produit un phénomène curieux : l'industrie quitte les villes et se réfugie dans les campagnes ; chaque domaine rural a ses artisans, qui fournissent les objets nécessaires à l'agriculture et à la consommation, ses orfèvres surtout, qui fabriquent la vaisselle finement travaillée, les grandes plaques de ceinturon, les



Plaque de ceinture, trouvée à Lausanne (Bel-Air), VII^e-VIII^e siècles (Ph. Musée de Lausanne)

fibules d'or et d'argent. Le commerce est assez prospère. L'Orient même nous envoie ses marchandises qui, débarquées aux ports de Marseille, d'Arles, de Narbonne, remontent le Rhône, ou, prenant la voie de terre, par Constantinople et la vallée du Danube, nous arrivent de Germanie. Le commerce est surtout aux mains des Byzantins, qu'on désigne alors sous le nom de Syriens : ces étrangers nous apportent les denrées exotiques et les beaux tissus. Lorsqu'on ouvre aujourd'hui les vieux reliquaires, on y trouve les ossements des saints enveloppés dans des étoffes orientales, et c'est sans doute à un marchand syrien que fut achetée au VII^e siècle la belle fibule, ornée d'une Epiphanie, qu'on découvrit naguère sur un petit squelette d'enfant, près du village d'Attalens, au canton de Fribourg.

Ce qui prend une importance exceptionnelle, à l'époque mérovingienne, c'est le domaine rural, la *villa*. Sauf quelques-uns, qui succé-

dèrent presque tous aux anciens *vici*, nos villages actuels sont dus aux transformations successives des *villae*. Le propriétaire, burgonde nouvellement installé ou gallo-romain depuis longtemps établi, divisait son domaine en deux parties. La première, terre ou manse du maître, *terra dominicata* ou *mansus indominicatus*, devait être exploitée à son profit par les serfs attachés à sa personne. La seconde, partagée en divers lots, était accordée, sous conditions, à divers tenanciers, qui s'engageaient, en outre, à travailler par corvées dans la première. L'habitation du maître était entourée de dépendances : écuries, boulangeries, ateliers, etc. Dans chacune des fractions dont la jouissance appartenait aux serfs, aux affranchis, aux colons, il y avait une cabane, *casa*, et des terres : l'unité de tenure portait le nom du *mansus* (de *manere*, demeurer), ou, quelquefois, de *curtis*. Les tenanciers qui, bien entendu, ne possédaient ni moulin, ni forge, ni four, ni pressoir, avaient l'obligation, *bannum*, de recourir à ceux du maître, moyennant une redevance : c'est l'origine des banalités. Les *casae*, de plus en plus nombreuses, se groupaient d'ordinaire non loin de la maison du propriétaire : et peu à peu, le domaine rural prenait plus ou moins l'aspect d'un de nos villages modernes.

Il faut expliquer maintenant d'où viennent les noms de ces villages. Plusieurs localités, les villes surtout, conservèrent leur ancienne appellation celtique : *Lousonium*, *Noviodunum*, *Ebrodunum* (Lausanne, Nyon, Yverdon), etc. Nous ne nous y arrêterons pas. D'autres prirent des vocables inspirés par les circonstances. L'endroit où l'on remarquait une cascade pittoresque devint Belle-Eau, *ad Bellam Aquam*,

Un certain nombre de nos villages romands ont pris le nom du saint auquel leur église était dédiée ou pour lequel les habitants avaient une dévotion spéciale : Saint-Brais, *Sanctus-Bricius* ; Saint-Cergues, *Sanctus-Cyriacus* ; Saint-Didier, *Sanctus-Desiderius* ; Saint-Livres, *Sanctus-Liberius* ; Saint-Martin, *Sanctus-Martinus* ; Saint-Légier, *Sanctus-Leodegarius* ; Saint-Prex, *Sanctus-Protasius* ; Saint-Saphorin, *Sanctus-Symphorianus* ; Saint-Sulpice, *Sanctus-Sulpicius*. Quelquefois, au lieu de *Sanctus*, on a conservé la forme de *Domnus*, caractéristique des premiers temps du moyen âge : Dombresson, *Domnus-Bricius* ; Domdidier, *Domnus-Desiderius* ; Dommartin, *Domnus-Martinus* ; Dompierre, *Domnus-Petrus*.

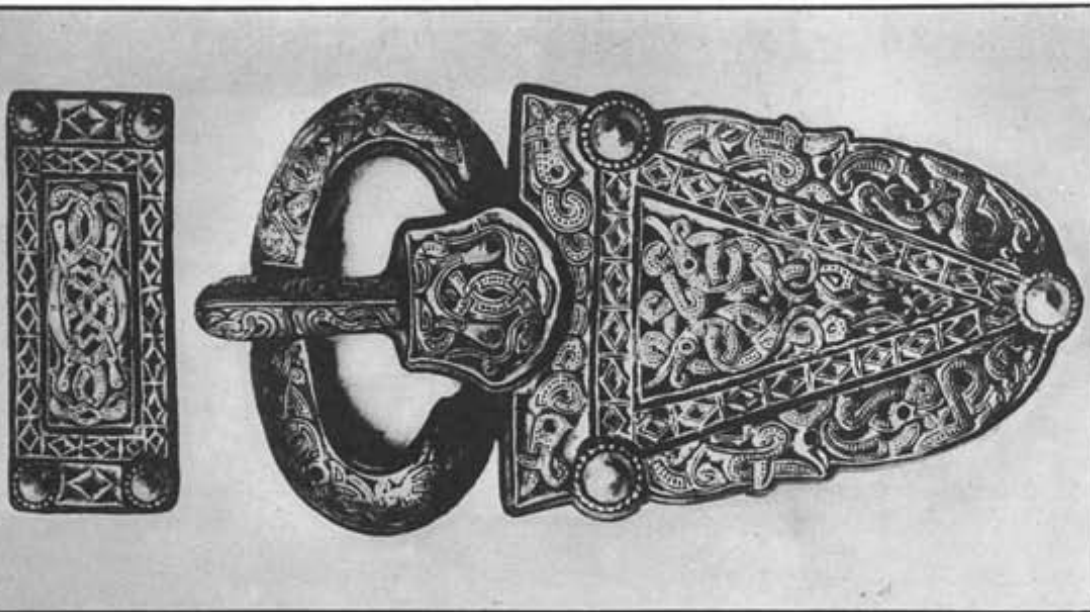
Le terme *villa* et plus souvent encore son dérivé *villare* sont entrés dans la composition de nombreux noms géographiques. Villaz-Saint-Pierre, Villars-le-Terroir, Villars-sous-Mont, s'expliquent d'eux-mêmes. Parfois on a joint à ce vocable commun celui du propriétaire : la *villa* de Rando est devenue Villaranon ; celle de Rimbold, Villarimboud ; le *villare* de Boso, Villarboson ; celui de Munderic, Villars-Mendraz ; celui de Rodbert, Villarepos ; celui de Tiezelin, Villars-Tiercelin ; celui de Walhart, Villars-Volard. Ailleurs, surtout mais non pas exclusivement dans le Jura bernois, on a préféré *curtis* à *villa* : *Curtis Alerici*, Courtelary ; *Curtis Gimmundi*, Corgémont ; *Curtis Udulphi*, Courtedoux ; *Curtis Rendelini*, Courrendlin ; *Curtis Mainbodi*, Corminbœuf. Corcelle vient de *Curticella*, diminutif de *Curtis*.

Mais le plus souvent, nos villages actuels tirent leur vocable du nom de la famille du propriétaire, auquel on ajouta le suffixe *iacus* quand il était gallo-romain, et le suffixe *ingus*, quand il était burgonde.

Agy, *fundus Abidiacus*, c'est le domaine de la gens *Abidia*, c'est-à-dire de la famille d'Abidius ; Autigny, *Altiniacus*, le domaine de la gens *Altinia* ; Avry, *Apriacus*, celui de la gens *Apria* ; Champagny, *Campaniacus*, celui de la gens *Campania* ; Cressier, *Crissier*, *Crassier*, *Crisciarius*, celui de la gens *Criscia* ; Lully, *Lulliacus*, celui de la gens *Lollia* ou *Lullia* ; Lutry, *Lustriacus*, celui de la gens *Lustria* ; Pully, *Poliez*, *Polliacus*, celui de la gens *Polia* ; Savigny, *Sabiniacus*, celui de la gens *Sabinia*.

Etablis volontiers à la lisière des forêts, nos ancêtres burgondes portaient parfois des noms qui font songer aux fau-

ves qu'ils rencontraient. L'idée de loup se trouve dans Vulfilo ; celle d'ours, dans le vocable germanique Berilo ou dans les formes originaires latines *Ursus* et *Ursinus*. La ferme d'un Vulfilo devint le village de Vufflens ; autour de la demeure d'un Berilo se forma Berlens ; la villa d'*Ursus* ou *Urso* prit le nom d'*Ursins* ; celle d'*Ursinus* ou *Ursino*, le nom d'*Orsonnens*. Deux chefs de famille, nommés Vuinistartil, se fixèrent non loin du Gibloux : les deux Vuisternens conservent leur souvenir. Vuitpot et Scarilo sont les fondateurs de Vuippens (*Vuitpedingus* vers 850) et d'Echallens ou Echarlens (*Scarlingus*) ; comme Marso l'est de Marsens (*Marsingus*) ; Abtad, d'Attalens (*Abtadilingus*) ; Bothari, de Botterens (*Bottaringus*) ; Ramsold, de Ressudens (*Ramsoldingus*) ; Romulf, de Remaufens (*Romulfingus*) ; Cottus ou Cotto, de Cottens (*Cottingus*) et ainsi de suite.



Plaque de ceinture provenant de Fétigny et conservée au musée de Fribourg, VI^e-VII^e siècles (complétée d'après des éléments tout à fait sûrs). (Ph. Rast)

Ballaigue. La grange que Romainmôtier possédait au bord de l'Orbe fut nommée la grange du Val de l'Orbe, *ad Vallem Orbae*, Vallorbe. Les maisons de certains colons gardèrent leur nom tout simple : *Colonica*, Collonge. Quelques hameaux où le forgeron demeurait s'appelèrent : les Forges, *ad Fabricas*, Faverges ; ou bien : la ferme du Forgeron, *Curtis Fabri*, Courfaivre. Le village de Pompaples, *Pons Papuli*, tire son vocable du pont bâti par un *Papulus* — ce nom propre est fréquent à l'époque mérovingienne : deux évêques de Genève, par exemple, le portèrent, l'un au VI^e, l'autre au VII^e siècle — à moins que ce ne soit le pont du peuplier, *Pons Populi*, ce qui serait, à la rigueur, possible. Porrentruy, c'est le pont de Ragentrude, *Pons Ragentrudis*, et ceux qui aiment les identifications audacieuses ont noté qu'une Ragentrude était précisément épouse du bon roi Dagobert.

LES PAROISSES

Les villes, d'abord, puis les localités moins importantes, puis enfin les villages, possédèrent leurs édifices religieux, centres de la vie paroissiale. Comment ceux-ci prirent-ils naissance ? Un texte contemporain nous dit que vers 513, Sigismond, roi de Burgondie, reconstruisit la cathédrale Saint-Pierre, à Genève où il avait sa résidence. Un papyrus du VI^e siècle a conservé l'homélie prononcée par le métropolitain de Vienne, Avitus, tout près de Genève, à Annemasse, lors de la consécration d'une basilique élevée sur les ruines d'un temple païen, *destructo inibi jano*. Par un autre texte, nous savons que l'évêque Marius, en 587, célébra la dédicace d'une église qu'il avait construite en l'honneur de la Sainte-Vierge, à Payerne, dans une de ses propriétés. Les fouilles semblent bien avoir prouvé que la chapelle de Saint-Symphorien, à Avenches, n'était qu'un ancien temple païen transformé. Deux basiliques primitives, Saint-Maurice d'Agaune et Saint-Thyrse de Lausanne, sont dues à la dévotion des évêques diocésains pour les martyrs dont elles portent le nom. Ces renseignements, trop rares à notre gré, mais précis, comparés à ce que nous savons du reste de la Gaule, nous disent l'origine de bon nombre de lieux de culte. Les uns sont des édifices païens christianisés : ils ont évolué comme les populations qui les employaient. D'autres sont nés de la sympathie particulière d'un grand personnage pour tel ou tel saint. D'autres encore ont été bâtis par un riche propriétaire qui voulait fournir aux gens de ses domaines l'occasion de remplir leurs devoirs religieux. Il faudrait, pour être complet, mentionner en outre les sanctuaires élevés par les autorités officielles, ou par la communauté chrétienne elle-même, ou surtout par les moines dans les terres qui dépendaient de leurs abbayes. Quand on étudie l'histoire du moyen âge, on est surpris de la condition légale très variée des églises, de leur fréquente dépendance vis-à-vis d'un évêque, ou d'un couvent, ou d'une famille seigneuriale : cette bigarrure s'explique par la diversité d'origine, le fondateur de l'église ou de la paroisse ayant conservé des droits soit sur elle, soit sur la nomination du prêtre chargé de la desservir.

Signalées dès la fin du IV^e siècle, dans certaines régions de la Gaule, bien qu'à titre exceptionnel, un peu plus nombreuses à l'époque mérovingienne, les paroisses rurales existent partout au IX^e siècle. Le développement de la grande propriété foncière, d'une part, le zèle de Charlemagne pour les progrès de la vie religieuse, d'autre part, contribuèrent à généraliser cette organisation. Dès lors, outre les paroisses des villes, des *castra* et des *vici*, la paroisse correspond en principe à la *villa*. Mais on trouve des paroisses formées d'un groupe de *villae* peu importantes, ou, inversement, une *villa* très vaste démembrée en deux ou trois paroisses. Quand la paroisse comprenait plusieurs *villae*, celles-ci pouvaient, elles aussi, recevoir leur organisation ecclésiastique. Alors ces territoires étaient érigés en nouvelles paroisses indépendantes, ou bien l'on se bornait à y établir des chapelles relevant de l'église paroissiale et desservies par un vicaire, amovible ou perpétuel, appelé chapelain (*capellanus*, celui qui garde la chapelle, *capella*). Peu à peu la paroisse absorbe la *villa* : c'est dans les limites peu variables de la paroisse que les communes s'établiront.

A défaut de textes rédigés dans notre pays, nous possédons quelques actes de l'époque, se rapportant aux régions voisines, et qui nous permettent de reconstituer ce qui se passait chez nous quand on fondait une paroisse. « L'inauguration d'une église, nous apprend Imbart de la Tour, était un acte solennel auquel prenaient part les habitants de la paroisse, les notables ou les seigneurs du pays. Avant la cérémonie religieuse, l'évêque réunissait les fondateurs. Conformément aux canons, il s'assurait que la nouvelle église avait reçu sa dot. Cette dotation était contenue dans un acte écrit que

devaient souscrire les donateurs et les témoins. La charte énumérait les biens-fonds, terres, vignes, prés, forêts, pâquis donnés à l'église, le nombre des serfs qui lui étaient attachés, la nature des offrandes et les dîmes. Parfois une dotation spéciale était affectée au cimetière, à l'entretien du luminaire et du clergé. En tout cas, les biens cédés devaient être quittes de toute charge et de tout droit. Le donateur s'engageait à ne pas les reprendre et une clause pénale frappait les héritiers qui auraient songé à les revendiquer. Cette lecture terminée, l'évêque consacrait l'église. Peut-être faisait-il alors planter les croix ou les pieux qui marquaient les limites de la paroisse. Il donnait également au prêtre nommé une investiture solennelle par les clefs, la corde des cloches et l'Evangile. Ces actes finis, il faisait rédiger un procès-verbal dont lecture était donnée à l'assemblée des fidèles. Nous avons quelques-unes de ces chartes. Elles mentionnent le nom des fondateurs, la consécration, la dotation de l'église ; elles décrivent très exactement les limites de la paroisse, les territoires qu'elle renferme, les dîmes qui lui sont dues. Ainsi créée, la paroisse avait sa circonscription, ses biens, son chef. La vie religieuse y commençait. »

Nous venons de parler du patrimoine de l'église. Il se composait non seulement des propriétés foncières qui formaient le bénéfice proprement dit, mais des offrandes, volontaires ou obligatoires, des fidèles. Il y avait surtout la dîme, redevance annuelle, qui affectait non les personnes mais les terres, c'est-à-dire les biens ruraux enclavés dans la paroisse, et qui correspondait en somme un peu à nos impôts paroissiaux d'aujourd'hui. Le maître de ces biens, quel que fût d'ailleurs son domicile, devait prélever, dans des proportions qui variaient beaucoup, une part de leur produit, bétail, céréales, foin, paille, vin, etc., et la porter au *rector*, c'est-à-dire au curé, qui, devant témoins, la divisait en quatre. Le premier quart était destiné au curé lui-même ; le deuxième, à l'entretien du culte ; le troisième, aux pauvres de la paroisse ; le dernier, à l'évêque. Un moment vint où les seigneurs cherchèrent à mettre la main sur la dîme, qui, dans bien des cas, perdit son caractère primitif et devint non plus le tribut offert par les fidèles à leur église, mais une redevance seigneuriale. De même, à la suite d'un empiètement analogue, reconnu plus tard par la royauté carolingienne, le simple droit de patronage sur une église devint en quelque sorte un droit de propriété.

La corporation des pauvres officiellement inscrits sur le registre de l'église et qui recevaient d'elle des aliments ou des secours, formait la matricule (*marguiller* vient de *matricularius*). Le clergé l'avait organisée à peu près partout, au moins dans les grandes paroisses. Il avait à sa charge ce que nous appelons l'assistance publique. De plus, le curé remplissait les fonctions d'un véritable officier d'état-civil : les actes de mariage, les chartes de donation, d'achat, de vente, étaient presque toujours rédigés par lui et signés, sous son contrôle, devant l'église ou dans une de ses dépendances.

LA VIE RELIGIEUSE

Nous savons peu de chose sur la vie religieuse proprement dite. A première vue, les superstitions issues du paganisme paraissent avoir été vivaces. Les habitants des campagnes, demeurés païens plus longtemps que ceux des villes — païen, *paganus*, habitant du *pagus* — eurent plus de peine à se débarrasser de leurs anciennes pratiques. Même dans les centres, plusieurs siècles après que la population tout entière eût été christianisée, et malgré les réclamations constantes des conciles, maint usage superstitieux survécut. Au lieu dit La Copelenaz, près d'Oron, sur le squelette d'une jeune fille dont la parure attestait la richesse, on a découvert une fibule représentant un Salomon cavalier, protecteur contre le mauvais œil, et remontant au VI^e ou au VII^e siècle. A la cathédrale de Lausanne, une tombe de date un peu moins ancienne renfermait une croix-amulette, ornée de plusieurs combinaisons de la célèbre formule magique

Abrasax. Cette survivance de la superstition païenne est indéniable. Il ne faudrait pourtant pas y voir la seule manifestation de la vie religieuse. Aucun document détaillé ne nous renseigne sur celle-ci, pour ce qui concerne le pays romand ; nous pouvons supposer qu'elle s'y développait comme dans le reste de la Gaule.

A part les textes relatifs aux monastères et aux évêchés, sur lesquels nous aurons à revenir, nous ne possédons guère, du VI^e au IX^e siècle que deux ou trois inscriptions. Nous savons, par exemple, qu'un Thoctebadus mourut à Saint-Maurice, et qu'un Frambertus fit poser la stèle funéraire de la recluse Euphrasia, morte à Yverdon. Le texte mélancolique d'une pierre trouvée à Baulmes nous apprend que Gunderic, voyageur sur la terre étrangère, a rendu les derniers honneurs à la jeune Landoalda... C'est à peu près tout. L'archéologie nous montre çà et là, cachée sous l'herbe, au bord des rivières ou sur le flanc des pentes exposées au levant, quelque nécropole, quelque tombe isolée où les ancêtres lointains enfermèrent avec eux leur secret.

L'imagination voudrait arracher au passé disparu son impénétrable mystère... La représentation maladroite d'un Christ entrant à Jérusalem ou d'un Daniel dans la fosse aux lions, figurés sur les agrafes, nous persuade que les braves gens qui les portaient avaient quelques notions d'histoire bi-

Soudain, peu après le milieu du IX^e siècle, le procès-verbal d'un synode nous donne, en un latin savoureux et sans prétention qui annonce le patois romand, l'état de toute une organisation ecclésiastique, semblable à celle que nous avons décrite un peu plus haut, basés sur l'histoire générale.

L'évêque de Lausanne, Hartmann, se rendit vers 860 à Echarlens, pour y consacrer une chapelle. Il eut à trancher une difficulté qui préoccupait déjà son prédécesseur David. Il s'agissait des prétentions contradictoires des curés de Bulle et de Vuippens au sujet des dîmes de Marsens et d'Echarlens... Ne jugeons pas ces vieux prêtres, aux noms austères et sonores, Leudandus, Frédon, d'après le seul acte qui les

mentionne et qui, par malheur, rappelle justement un procès. L'histoire garde le souvenir des accidents et des malentendus, plus qu'elle ne conserve la mémoire du bien qu'on fait normalement et sans bruit. Notons plutôt, basés sur ce texte, les détails que nous pouvons connaître de la vie populaire à cette époque : il y a des paroisses constituées, un clergé déjà nombreux, une ébauche de droit canonique, de petites histoires de famille qui mettent un peu de variété dans la monotonie quotidienne...

Nous pénétrons plus avant dans la connaissance de cette organisation, en étudiant l'histoire ancienne de nos évêchés.



Fibule ou broche représentant l'Adoration des Mages. VI^e siècle. Trouvée à Attalens. Musée de Fribourg.
(Ph. Rast)



Plaque de ceinture représentant Daniel dans la fosse aux lions, trouvée à Dailens et conservée au Musée de Lausanne, VI^e-VII^e siècle.

Plaque de ceinture trouvée près de Genève, à la Balme (Hte Savoie) et conservée au Musée de Genève. Elle représente l'entrée du Sauveur à Jérusalem, VI^e-VII^e siècle.

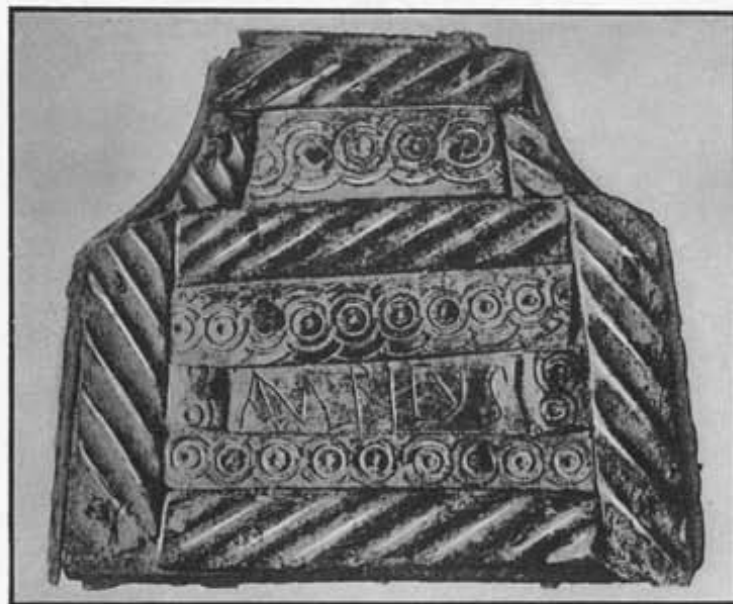


blique. Une croix marquée sur une plaque de ceinture fait penser que celui ou celle qui la portait croyait à la rédemption. La fibule représentant l'adoration des Mages, trouvée sur les petits os blanchis d'un enfant enterré près de sa mère, nous laisse deviner avec quel amour la pauvre femme achetait au colporteur byzantin, pour son fils ou sa fille, les plus riches bijoux. Mais le mystère plane autour de ces tombes, comme il enveloppe les premiers hameaux jadis épanouis au soleil de notre jeune patrie, et disparus, maison par maison, pour faire place aux beaux villages gris et roux que nous contemplons aujourd'hui.

LES ÉVÊCHÉS

Pour étudier les origines chrétiennes de la Suisse romande, nous avons dû surtout recourir à des analogies. Basés sur des faits d'ordre général ou sur l'histoire de pays voisins mieux connus par les documents, nous avons interprété, puis élargi, les données trop rares que les textes fournissent sur nos régions. Nous pensons être demeurés dans les limites permises et n'avoir en somme tiré que des conclusions à peu près certaines. Mais ces conclusions restent bien moins claires, bien moins nombreuses, que nous ne l'aurions voulu. Nous allons un peu les compléter en évoquant le souvenir de nos premiers évêques. La tâche sera plus facile ; car les diocèses épiscopaux forment des cadres visibles et nous pouvons, non seulement nommer plusieurs des anciens titulaires, mais esquisser quelques traits caractéristiques de leur physionomie.

Tandis que, en Orient, en Afrique, dans l'Italie méridionale, où le christianisme se répandit plus tôt, les évêchés sont nombreux dès les tout premiers siècles, il en est autrement pour les pays voisins du nôtre. Dans la Gaule Nouvelle, Duchesne l'a démontré, il y a une trentaine d'églises à la fondation desquelles on peut assigner une date approximative. Une seule, celle de Lyon, apparaît au II^e siècle ; pour les quatre cités de Toulouse, Vienne, Reims et Trèves,



Petite boîte en bois ayant servi de reliquaire, avec le nom *Amalricus*, VIIe-VIIIe siècle. Archives de Valère à Sion.

on remonte jusqu'au milieu du III^e, sans pouvoir dépasser de beaucoup cette limite. Un peu plus tard, aux abords de l'an 300, se présentent les églises de Rouen, Bordeaux, Cologne, Bourges, Paris, Sens. Sur les vingt-deux autres, bien peu remontent au commencement du IV^e siècle. Si pour des cités comme Reims, Trèves, Cologne, Vienne, l'organisation ecclésiastique autonome a été retardée jusqu'au déclin du III^e siècle, il y a tout lieu de croire qu'elle s'est fait attendre plus longtemps encore pour des cités ordinaires comme l'étaient les nôtres. De fait, c'est dans la deuxième moitié du IV^e siècle que nous trouvons les premières traces de nos évêchés romands.

Ceci posé, la délimitation des circonscriptions ecclésiastiques se simplifie. A ce moment-là, nous l'avons vu, les cités de l'Empire, avec leurs territoires nettement définis par le cadastre, offrent des limites toutes tracées : chaque cité forme un diocèse, c'est la règle ordinaire. Puis, lorsque l'organisation sera plus complète encore, l'évêque de la métropole deviendra, sous certains rapports, le supérieur des évêques résidant en sa province, l'archevêque métropolitain. Le pays que nous appelons aujourd'hui Suisse romande comprend les anciens diocèses de Lausanne et de Sion, la capitale et une partie de l'ancien diocèse de Genève, une faible portion de l'ancien diocèse de Bâle. L'archevêque de Besançon était le métropolitain de Lausanne et de Bâle ; celui de Vienne avait la même autorité sur les évêques de

Genève et, primitivement, sur ceux de Sion. Ce n'est qu'au VIII^e siècle que le Valais forma, avec Aoste et la Tarentaise, une province ecclésiastique à part.

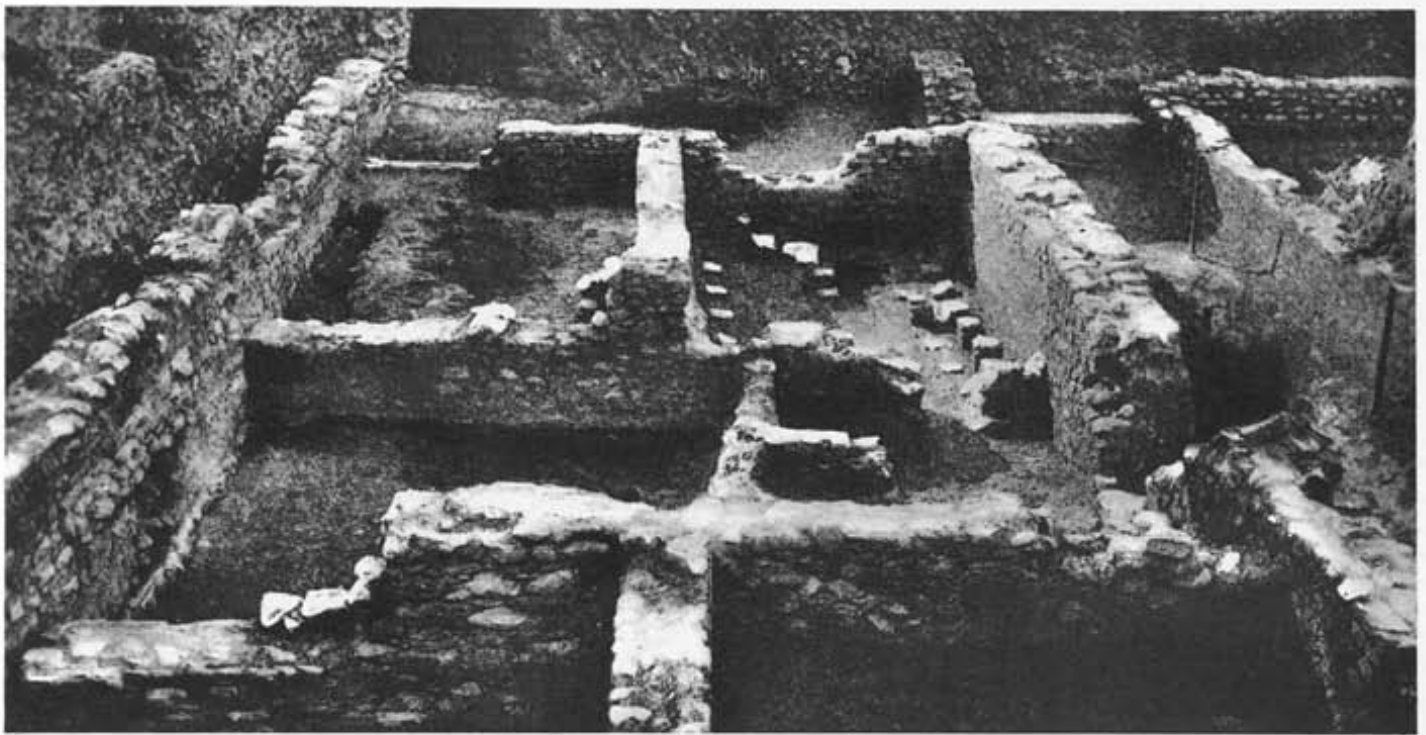
LE DIOCÈSE DU VALAIS

Le centre du diocèse du Valais fut d'abord Octodure (Martigny). Admirablement placée sur la grand-route, au pied du mont Pennin (le Grand-Saint-Bernard) cette ville offrait aux voyageurs et aux marchands un pied-à-terre naturel. Les premiers évêques Théodore, Sylvius, Protas, Constantius, Rufus, Agricola portent le titre d'évêque d'Octodure. Nous reviendrons sur Théodore lorsque nous retracerons les débuts de l'abbaye de Saint-Maurice. Quant à Sylvius, il est probablement l'auteur d'un petit calendrier, publié sous le titre de *Laterculus Polemii Sylvi* ; nous savons, en outre, qu'il fut en rapports épistolaires avec des moines de Lérins, notamment avec saint Eucher, évêque de Lyon, qui lui dédia sa *Passio Acaunensium Martyrum*, c'est-à-dire le récit du martyre de saint Maurice et de ses compagnons. En 585, un clerc, présent au concile de Mâcon, souscrit comme délégué de l'évêque Héliodore de Sion. Cette ville fut dès lors le siège épiscopal.



Pyxide en ivoire, VIIe-VIIIe siècle, représentant St. Pierre et les gardes près du tombeau du Christ, trouvé vide. Musée de Sion.

La gloire du vieil Octodure avait été passagère. Sur presque toute l'étendue qu'elle recouvrait jadis, les fouilles ont révélé plusieurs couches. Elles attestent les ravages causés tantôt par l'eau, tantôt par le feu, puis, au-dessous, elles révèlent des constructions et des reconstructions. En maint endroit, les ruines des maisons romaines, facilement reconnaissables à leur maçonnerie caractéristique, à leur plan régulier, sont couvertes de restes carbonisés, au milieu desquels se voient les bâtisses des Barbares envahisseurs : leurs murs sont en pierres frustes, en débris agglomérés à la hâte et sans art, faisant penser à la technique de certaines parties des plus anciennes basiliques de Saint-Maurice et de Romainmôtier. Ces nouvelles habitations ne suivaient pas le plan de l'ancienne ville détruite : on les voit, égrenées au hasard, parmi les ruines. Beaucoup de maisons romaines, bien entendu, furent encore habitées après l'invasion ; les nouveaux-venus les occupèrent, mais en les réparant à leur guise. On y a découvert, par exemple, un hypocauste invraisemblable, refait avec d'informes fragments, par des ouvriers maladroits qui copiaient les modèles classiques, sans en atteindre, même de très loin, la perfection. Puis, par-dessus les ruines romaines, par-dessus les traces d'incendie, par-dessus les constructions barbares démolies à leur tour, s'étend une couche épaisse d'alluvions déposées par la Dranse lors d'une inondation terrible dont la date est inconnue. Le vieil Octodure tomba dans l'oubli, dont les fouilles de nos jours parviennent



Ruines de maisons romaines remaniées par les Barbares. Martigny.

à peine à le tirer un peu et, tout près, le nouveau Martigny s'éleva.

Mais, dès la fin du VI^m siècle, moins éprouvé peut-être par les Barbares, mieux protégé par la nature, Sion, nous l'avons dit, avait pris, au point de vue politique, et même au point de vue ecclésiastique officiel, le premier rang. Après Héliodore, et jusqu'au IX^m siècle, il n'y a pas de liste épiscopale complète. Nous connaissons cependant quelques titulaires. Leudémond est célèbre par l'opposition qu'il fit, en 613 ou 614, au roi Clotaire II. Protas prit part, en 650, au concile de Chalons-sur-Saône. Amé, son successeur, qu'il faut distinguer avec soin du moine homonyme d'Agaune, est connu par la vie de sainte Rictrude, qu'écrivit au X^e siècle Hucbald de Saint-Amand. Il fut exilé par le roi Thierry III (675-690) et mourut en laissant le souvenir d'un saint. Sa fête est marquée au 13 septembre. Vulchaire, Althée, Adalungus, Aimonius, qui viennent ensuite, furent

en même temps évêques du Valais et abbés de Saint-Maurice, nous y reviendrons à propos de ce monastère.

Mentionnons, en passant, le reliquaire que l'évêque Althée, ami de Charlemagne, fit faire en l'honneur de la Sainte Vierge et qui se trouve, encore aujourd'hui, malheureusement défiguré par des retouches, à la cathédrale de Sion. Sur une de ses faces, on voit la Vierge et saint Jean ; sur l'autre, deux émaux un peu postérieurs. Une inscription dit le nom du donateur : « Althée, évêque, a fait faire ce coffret en l'honneur de sainte Marie ». Sion possède encore deux autres épaves remarquables de l'antiquité chrétienne. La première est une petite boîte en ivoire destinée à quelque médecin païen du IV^e siècle : on y avait sculpté d'abord Esculape et Hygie ; on le christianisa plus tard en y gravant une croix. Le second est une pyxide, en ivoire également, du VI^e ou du VII^e siècle, représentant le tombeau du Christ trouvé vide.

Reliquaire d'Althée, évêque de Sion et ami de Charlemagne. Musée de Sion. (Ph. Rast)

Petite boîte en ivoire, représentant le dieu de la médecine, Esculape, et la déesse de la santé, Hygie, IV^e siècle, transformé plus tard en reliquaire. Musée de Sion. (Ph. Rast)



LE DIOCÈSE DE GENÈVE

Passons maintenant à Genève. Le diocèse comprend non seulement l'ancienne *Civitas genavensis*, mais aussi la colonie de Nyon, la cité des Equestres, qui n'eut jamais d'évêché particulier et fut de très bonne heure rattachée à Genève. Après Isaac, mentionné comme vivant aux environs de l'an 400, nous connaissons Salonus I^{er}, Théoplaste, Domitien, tous au V^e siècle.

Lorsqu'il eut environ dix ans, le lyonnais Salonus, sur qui saint Paulin de Nole implorait les bénédictions divines, fut confié par son père, saint Eucher, aux moines de Lérins; il y eut pour maîtres Honorat, Hilaire, Vincent et Salvien. Monté vers 440 sur le siège épiscopal de Genève, il assiste aux conciles d'Orange, de Vaison et d'Arles; il publie des commentaires sur la Sainte Ecriture; il correspond avec le pape saint Léon; il restaure à Lyon le monastère d'Ainay; en un mot, il est un personnage important dans la Gaule du sud-est. Sa fête est marquée le 28 septembre, au martyrologe hiéronymien.

L'épiscopat de Domitien se lie à l'histoire de sainte Clotilde. Nous sommes au déclin du V^e siècle. Les Burgondes, établis dans la Gaule orientale, forment deux royaumes sous l'autorité de deux frères, seuls survivants des fils de Gondioch. L'aîné, Gondebaud, règne à Vienne; l'autre, Godegisil, a sa résidence à Genève. Godomar et Chilpéric sont morts. Ce dernier, roi de Lyon, professait l'arianisme. Toutefois, ayant pris pour femme une catholique, la princesse Carathène, il lui avait permis d'élever dans sa religion ses deux filles, dont l'aînée s'appelait Sédéleuba, tandis que la cadette répondait au rude nom de Chrotchildis, ramené par les modernes à la forme plus douce de Clotilde.

Après la mort de leur père, les deux orphelines vinrent à Genève, chez leur oncle Godegisil. Nous pouvons aisément nous faire une idée de la petite capitale d'alors, qui comprenait tout juste ce qu'on appelle aujourd'hui la cité. Juchées là-haut sur la colline, ses maisons basses, constructions romaines maladroitement transformées, s'écrasaient les unes sur les autres, au milieu d'épaisses murailles que Gondebaud avait restaurées. Mais le château du prince, près de la porte qui s'ouvrait à l'Occident, et qu'on nommait au moyen âge la porte du Bourg-de-Four, devait offrir une habitation relativement confortable, d'où l'on voyait peut-être les cimes des grandes Alpes, et les flots gris et bleus du Léman. Des deux princesses, l'aînée, Sédéleuba, prit le voile, avec le nom germanique de Chrona — nous dirions aujourd'hui sœur Stéphanie, car Stéphanie veut dire couronne — et fit construire dans la banlieue de Genève une église en l'honneur du martyr saint Victor, dont elle avait demandé les reliques à Soleure. Quant à Clotilde, elle devint l'épouse du roi des Francs Clovis, qu'elle ne tarda pas à convertir au christianisme, dans des circonstances que chacun connaît.

Maxime, dont l'élection remonte à 513, fut le grand ami d'Avitus, son métropolitain et de Sigismond, son roi. C'est sous l'épiscopat de Maxime que furent consacrées, à Genève et dans les environs, plusieurs églises, entre autres la nouvelle cathédrale de Saint-Pierre, pour laquelle Sigismond avait demandé au pape Symmaque des reliques. L'archevêque Avit prononçait volontiers les discours d'inauguration. Il le fit, en particulier, à Annemasse, au retour des fêtes d'Agaune, fin septembre 515. Le texte de cette homélie

est conservé : son intérêt principal vient de ce qu'il mentionne, comme assistant à la fête, non seulement des ariens, mais des païens : le culte des idoles avait encore quelques partisans attardés, aux portes mêmes de la capitale.

Les évêques suivants, Papulus I^{er}, Salonus II, Cariatto, l'ancien écuyer du roi Gontran, ne sont guère connus que par les conciles auxquels ils prirent part, de 541 à 585. Au temps du roi Thierry, en 601, l'on procéda à une reconnaissance solennelle des reliques de saint Victor. Un chroniqueur contemporain nomme à cette occasion deux évêques, Rusticus et Patrice, dont l'un peut avoir été le titulaire de Genève, et l'autre, son coadjuteur. Le biographe de saint Colomban nous a conservé le souvenir d'Abélenus, évêque de Genève aux environs de 620. Après Papulus II, présent en 650 au concile de Châlons, plus de cent ans s'écoulent sans que nous puissions citer un seul évêque de Genève. Il y eut, dans la seconde moitié du VIII^e siècle, un Gauzibertus, puis un Walternus, dont on ne sait du reste rien. Altaldus assiste au concile de Worms et signe, en 833 et en 838, deux actes relatifs au diocèse du Mans. C'est peut-être sous cet évêque, vers 835, que fut construite l'église de Saint-Gervais, à moins qu'elle n'ait existé plus tôt : en 926, elle avait déjà donné son nom à tout un quartier : *vicus Sancti Gervasii*. Ansegise souscrit la lettre par laquelle les Pères du concile de Ravenne confirment à Adalgarius, évêque d'Autun, et à son église la possession du monastère de Flavigny (877). Son épitaphe est conservée au Musée épigraphique de Genève.

LE DIOCÈSE DE LAUSANNE

Maintenant que nous avons fait connaissance avec les premiers évêques du Valais et de Genève, il nous reste à étudier les origines de l'évêché de Lausanne. Ce diocèse correspond essentiellement à l'ancienne Helvétie, *civitas Helvetiorum*, dont la capitale, à l'époque romaine, était Aventicum, Avenches.

Après le désastre dont il fut frappé durant les troubles qui accompagnèrent la fin du règne de Néron, Aventicum se releva. L'empereur Vespasien, dont le père y avait été banquier, l'aimait. On a même cru trouver sur un débris de marbre le nom de ses nourrices et l'on en a conclu naturellement qu'il avait passé chez les Helvètes une partie de son enfance. Quoi qu'il en soit, les Flaviens entourèrent de leurs soins la ville d'Avenches et le chroniqueur du VII^e siècle, connu sous le nom de Frédégaire, atteste que, de son temps, leur souvenir restait encore vivant dans la mémoire reconnaissante des gens du pays.

Pendant près de deux siècles, Aventicum jouit d'une paix profonde. Bien situé sur une grande voie commerciale, il ne tarda pas à se développer. Les nombreux monuments dont les restes demeurent donnent une idée de ce qu'il fut. Temples, théâtre, amphithéâtre, palais divers, bains publics, portiques de toute nature, rien n'y manquait. La ville avait sa déesse locale, Aventia, et l'on y voyait sans doute, élevé en l'honneur de cette divinité ou de quelque autre, un sanctuaire particulièrement beau; car une très ancienne carte géographique, la Table de Peutinger, représente au-dessus du nom d'Aventicum la vignette caractéristique, signe ordinaire d'un édifice religieux remarquable. Ravagé vers 265 par les Barbares, Aventicum ne revit jamais plus les beaux jours d'autrefois; mais il se releva de ses ruines et garda quand même un certain rang jusque vers la fin du



VI^e siècle. Les monnaies du médaillier d'Avenches, toutes trouvées sur place, vont jusqu'à Justinien (525-565). Grégoire de Tours parle encore d'une *civitas Aventica*. La Chronique de Frédégaire connaît un *pagus Aventicensis* et un *territorium Aventicense*.

Dans la cité des Helvètes, dont les limites primitives allaient jusqu'à la Thur, la Linth et la Jungfrau, il y avait plusieurs localités secondaires. Quelques-unes devaient acquérir une certaine prospérité : Orbe, *Urba*, devint une célèbre résidence royale ; Yverdon, *Castrum Ebrodunense*, donna jadis son nom au lac au bord duquel il se trouve ; Windisch, *Castrum Windonissense*, prit au point de vue stratégique une importance hors ligne, et resta longtemps le dernier boulevard des légions romaines contre la Barbarie. D'autres, plus humbles, au V^e siècle, s'échelonnaient le long des grandes routes : *Salodorum*, Soleure, *Vibiscum*, Vevey, *Minnodunum*, Moudon, et surtout, en face des grandes Alpes de la Savoie, *Lousonna* ou *Lausanna*, qui, après avoir succédé à l'ancien *Lousonium* celtique, devait devenir la reine de toute la région.

Dans les limites de la *Civitas Helvetiorum*, il se produisit de bonne heure un changement notable. Toute la partie située à l'ouest de l'Aar, celle qu'avaient occupée les Burgondes, presque immédiatement romanisés, fut séparée du reste de la cité, demeurée tout à fait alémanique ; et c'est pour ce motif que nous trouvons dès le haut moyen âge Windisch rattaché au diocèse de Constance. Quand se fit ce démembrement ? Il est tout indiqué de lui assigner comme date l'année 561, qui marque le partage du royaume de Clotaire entre ses quatre fils.

Les deux premiers évêques qui nous soient connus, dans la cité des Helvètes, résident à Windisch. L'un, Bubulcus, assiste au concile d'Epaone, en 517 ; l'autre, Grammatius, prend part à celui de Clermont, en 535, et à ceux d'Orléans, en 541 et 549. On admit longtemps que le siège épiscopal de Windisch fut ensuite transféré à Constance. Cela n'est fondé sur aucune preuve. Beaucoup d'historiens disent assez généralement que Maxime, premier évêque de Constance, opéra la translation vers 570 ou 580. Mais ils affirment la chose *a priori* : sachant d'une part que Maxime est en tête de la liste de Constance, supposant d'autre part qu'il y a eu transfert, ils concluent naturellement que la translation fut faite par Maxime. En réalité, nous ne savons absolument rien de Maxime, sinon qu'il figure au début d'un catalogue des évêques de Constance, dans un manuscrit du XII^e siècle, actuellement à Stuttgart.

Nous l'avons déjà vu par l'exemple du Valais, le siège épiscopal pouvait parfaitement être transporté d'une ville dans l'autre. Mais lorsqu'un tel changement s'opérait, c'était toujours dans les limites de la cité (c'est-à-dire du diocèse), à plus forte raison dans celles de la province : Octodure et Sion faisaient partie de la même *Civitas Vallensium*. Or Windisch et Constance appartenaient non seulement à deux cités, mais à deux provinces différentes. Dans ces conditions, il faudrait s'étonner encore du transfert quand on en aurait des preuves péremptoires. Il serait possible que l'évêque résidant actuellement à Fribourg allât demeurer à Bulle ou à Romont, qui sont dans son diocèse ; mais il est invraisemblable qu'il aille

jamais s'établir à Berne ou à Schwyz qui relèvent d'un autre évêché. De plus, étant donnée la règle commune d'un diocèse épiscopal par cité, supposer en même temps un évêque à Windisch et un autre à Avenches serait admettre une anomalie : Avenches et Windisch appartiennent à la même cité des Helvètes ; s'ils ont simultanément chacun leur évêque, il y aura donc, dans une seule cité, soit dans un même diocèse, deux sièges épiscopaux. Le directeur de l'Ecole française de Rome, Mgr Duchesne, a mis en honneur une autre hypothèse : la translation du siège épiscopal de Windisch, d'abord à Avenches, puis à Lausanne. Cette conjecture, si plausible en elle-même, est confirmée par les documents. Grammatius est donné, par un manuscrit, comme évêque d'Avenches, par d'autres comme évêque de Windisch. Cela fait supposer que les deux sièges épiscopaux de Windisch et d'Avenches sont identiques. D'autre part, Marius signe, en 585, au concile de Mâcon, comme évêque de l'Eglise d'Avenches, et nous savons qu'il mourut à Lausanne, en 594. Il y a donc identité de nouveau entre les deux sièges épiscopaux d'Avenches et de Lausanne. Du reste, le cartulaire de Notre-Dame désigne plusieurs de nos évêques par la formule *Episcopus Aventicensis seu Lausannensis*, et des textes plus explicites montrent que cette qualification veut dire : évêque d'un siège qui fut d'abord à Avenches, puis à Lausanne. L'évêque de la cité des Helvètes eut donc son domicile ordinaire successivement à Windisch, à Avenches et à Lausanne.

En 517, nous le savons par les signatures du concile d'Epaone, l'évêque était à Windisch. Le transfert à Avenches se fit entre 549 et 585 : après 549, puisque Grammatius est encore, en cette année, à Windisch ; avant 585, puisque Marius est alors à Avenches. La translation dut se faire au moment du partage de 561. Cette année-là, nous venons de le voir, l'ancienne *Civitas Helvetiorum* fut démembrée. Il fallut donner un évêque à la partie occidentale et rattacher à un autre diocèse la partie orientale.



Verre, haut d'environ 12 cm., trouvé à Avenches et conservé au musée de cette ville. Il porte l'inscription, peu visible sur la photographie, *Vivas in Deo*. IVe-Ve siècle.
(Ph. du Musée)

Fragment de sculpture, provenant probablement d'un baptistère, trouvé lors des fouilles de la cathédrale de Lausanne. Ville-IXe siècle ? ➤



Monnaies de l'époque de Charlemagne, 1, 2, 3, 4, trouvées au Saint-Bernard ; 5 et 6, trouvées à Lausanne.



5

6

L'évêché d'Avenches fut formé par l'Helvétie romane, ancienne circonscription de Windisch, notablement réduite, et l'évêché de Constance comprit l'autre portion, la partie germanique de cette même circonscription, bien entendu avec le territoire de la cité de Constance.

Le transfert d'Avenches à Lausanne, selon toutes probabilités, se fit entre 585 et 594. C'est à Lausanne que Marius mourut en 594 ; il y eut son tombeau, dans l'église Saint-Thyrse qu'il avait bâtie lui-même. Sans doute, comme les fondateurs aimaient à dormir leur dernier sommeil à l'ombre des sanctuaires dus à leurs soins, il pourrait se faire que Marius eût choisi sa sépulture à Lausanne, sans même y avoir officiellement résidé ; toutefois, il paraît plus naturel qu'un évêque soit enseveli dans la ville où se trouve son siège. Voilà pourquoi nous pensons que Marius mourut évêque de Lausanne. Le titre d'évêque de Lausanne est d'ailleurs porté par ses premiers successeurs, entre autres par Arricus qui le prend en 650, au concile de Châlons.

Avec Bubulcus et Grammatius, connus seulement par leur présence à des conciles, nous venons de mentionner plusieurs fois Marius, que nos ancêtres du moyen âge vénéraient sous le nom de saint Maire. Il faut nous arrêter encore à cette belle figure : elle projette un peu de lumière sur les derniers jours d'Aventicum. Né vers 530, dans le pays des Eduens, il avait probablement passé sa jeunesse à l'abbaye Saint-Symphorien d'Autun. C'est à l'âge de 44 ans, en 574, qu'il devint évêque de notre diocèse, charge qu'il conserva jusqu'à sa mort, c'est-à-dire jusqu'au 31 décembre 594. Il a laissé le souvenir d'un homme aux goûts simples et austères, donnant l'exemple du travail manuel, sans négliger l'étude, comme le prouvent les annales qu'il a composées et qui sont connues sous le nom de *Marii Aventicensis Chronicon*. Son zèle se manifesta de plusieurs façons, entre autres par la construction d'églises nombreuses, celle de Notre-Dame de Payerne, consacrée le 24 juin 587, et plusieurs autres qui témoignent de sa dévotion pour les saints de son pays natal : celle de Saint-Thyrse, à Lausanne, celles de Saint-Symphorien à Saint-Saphorin et à Avenches. En 585, il avait signé comme *Episcopus ecclesiae Aventicae*, les décrets du concile de Mâcon, auquel il prit part, entre autres, avec son collègue Cariatto, de Genève et le délégué d'Héliodore, évêque de Sion. La postérité reconnaissante l'a vénéré comme un saint et lui a dédié une longue épitaphe en vers, œuvre, soit du célèbre poète poitevin, Venance Fortunat, soit, au moins, d'un lettré lausannois très familier avec les poésies de cet auteur. Le texte nous en a été conservé par Conon d'Estavayer, prévôt de la cathédrale, au XIII^e siècle.

Nous le savons déjà, Marius fut enseveli dans l'église Saint-Thyrse, qu'il avait construite à Lausanne et qui ne tarda pas à prendre son nom : Saint-Maire. Elle était appuyée contre le mur d'enceinte, près de la porte septentrionale de la ville. A l'autre extrémité, près de la porte méridionale, s'éleva, probablement à la même époque, l'église Saint-Etienne. On considérait alors les saints comme

les meilleurs gardiens des remparts, comme les portiers de la cité : l'archevêque de Vienne, Avitus, le dit explicitement dans une de ses homélies. Tout au sommet de la colline, il devait y avoir déjà, depuis quelque temps, un sanctuaire dédié à la Vierge Marie, l'église-mère, la cathédrale primitive. Quelques-uns des pans de murs découverts lors des dernières fouilles ont sans doute appartenu à cette construction, bien qu'il soit très difficile de les identifier.

Pendant la longue période qui va de l'épiscopat de Marius au règne de Charlemagne, nous ne connaissons que trois évêques, l'un, Arricus, assiste au concile de Châlons en 650 ; les deux autres, Protas et Chilmégisile, sont mentionnés à propos de monastères dont nous reparlerons, Romainmôtier et Baulmes. Protas mourut en allant surveiller des bûcherons qui faisaient du bois à la montagne pour son église ; il fut enseveli, peu après 650, dans un village qui prit son nom, Saint-Prex. Chilmégisile alla dormir son dernier sommeil à Saint-Thyrse, à côté de son prédécesseur Marius, vers 670. Puis nous ne savons plus rien de nos évêques jusqu'aux abords de l'an 800.

On trouve alors sur le siège épiscopal de Lausanne un Udalric, précédemment religieux au monastère de Schönenwerd, *Monasterium Weride*, sur l'Aar. Vers 814 ou 815, l'évêque Frédaire est mentionné dans un diplôme par lequel l'empereur Louis le Pieux accorde à l'église cathédrale et aux chanoines de Notre-Dame de Lausanne plusieurs domaines à Ferreyres, à Eclépens, à Saint-Didier (aujourd'hui Saint-Loup, près La Sarraz) ; c'est en cet endroit que le roi Gontran, deux siècles auparavant, avait donné des terres à l'abbaye bourguignonne de Saint-Seine.

Le successeur de Frédaire, David, d'abord moine à Mosbach, fut sacré en 827, assista en 829 au concile de Mayence, et mit en 840 sa signature au bas de l'acte par lequel Lothaire fit réhabiliter l'archevêque de Reims, Ebbon. Sous son épiscopat, plusieurs faits intéressants se passèrent : la venue, en 827, du cortège qui apportait solennellement d'Italie les reliques des saints Pierre et Marcellin, destinées à l'Eglise fondée par Eginard à Michelstadt ; l'emprisonnement de Vala, ministre de Louis le Pieux, tombé en disgrâce et enfermé, vers 830, sur une hauteur qu'il faudrait chercher peut-être du côté de Saint-Triphon ; la translation des reliques de saint Gorgon, de Rome au monastère de Gorze, en 846. Le peuple se pressait le long du parcours, et de nombreux malades obtenaient leur guérison : une pauvre percluse, placée sous le brancard où se trouvaient les reliques, récupéra la santé. Un aveugle, Haringise, un possédé, Lanfrid, furent également délivrés de leur mal. L'évêque David fut tué en 850, près d'Anet, par les gens du seigneur de Degerfelden, après avoir été trahi par les siens. Au XIII^e siècle, le souvenir de cette mort tragique, dont les circonstances exactes sont ignorées, demeurait encore vivant à Anet. Un prêtre du pays, Conon, prétendait savoir l'endroit précis du crime, au bord d'un ruisseau, près d'une grosse pierre sur laquelle on avait, disait-il, longtemps vu de larges taches de sang...

L'épitaphe de David comprend vingt hexamètres tout remplis de réminiscences classiques : on y a relevé cinq citations d'Ovide et trois de Virgile. La remarque est intéressante : elle montre que la renaissance carolingienne se fit sentir à Lausanne ; on y cultivait assez les poètes latins pour



Pierre tombale d'un diacre, *levita*, de la cathédrale de Lausanne, loué comme écrivain et chantre, *scriptor ac cantor*. La dalle, incomplète, où manquent, entre autres, le nom du personnage et la date de sa mort, fut réemployée comme gradin, à l'entrée du chœur de l'église romane ; elle doit être des environs de l'an 800 (renaissance carolingienne). Se trouve actuellement encore dans les souterrains de la cathédrale. (Ph. du Dép. vaudois des Travaux Publics)

se les assimiler. La renaissance artistique, elle aussi, fut réelle à la même époque : l'inscription funéraire d'un chantre de la cathédrale dont le nom, malheureusement, n'est pas conservé, est en caractères romains d'une beauté parfaite et qu'on prendrait, à première vue, pour une œuvre de l'antiquité classique.

L'évêque Hartmann, d'abord aumônier de l'hospice du Mont-Joux, fut sacré le dimanche 6 mars 852. Nous possédons le procès-verbal d'un synode tenu sous son épiscopat et dont nous avons déjà parlé. En 862, les reliques de saint Urbain, transportées de Rome à Châlons, traversèrent le pays de Vaud. Une petite fille d'Orbe, nommée Osanna, muette et percluse, recouvra d'abord la santé au passage du convoi, puis la parole en recevant la communion. Elle suivit avec reconnaissance le cortège, jusqu'aux environs de Pontarlier.

L'épithaphe d'Hartmann lui attribue la réfection de la cathédrale. Outre la cuve baptismale, découverte sous l'entrée de l'édifice actuel, plusieurs des beaux fragments de sculpture langobarde, retrouvés lors des fouilles de 1912, faisaient peut-être partie de cette nouvelle bâtisse. Comparables à l'ambon de Romainmôtier, à ceux de Baulmes et de Saint-Maurice, apparentés d'assez près au puits du cloître de Saint-Jean de Latran, aux *transennae* de Sainte-Sabine, au *ciborium* de Saint-Apollinaire, ils laissent deviner ce que furent nos églises du VIII^e et du IX^e siècle, construites ou du moins inspirées par des artistes italiens.

L'INFLUENCE DES ÉVÊQUES

Les renseignements que nous possédons sur la plupart de nos vieux évêques se résument en quelques rares mentions échappées à l'oubli : tantôt c'est un acte qu'ils ont souscrit, tantôt c'est un concile auquel ils ont assisté. Notons que les textes relatifs à l'histoire du pays romand, pour ce qui concerne cette époque lointaine, sont d'une extrême pauvreté ; si nous les prenons tout seuls, ils ne peuvent nous donner qu'une idée nécessairement incomplète et fautive. Pour comprendre ce que furent nos évêques de jadis, il faut les remettre dans leur milieu véritable, et les voir à l'œuvre, avec l'ensemble de l'épiscopat.

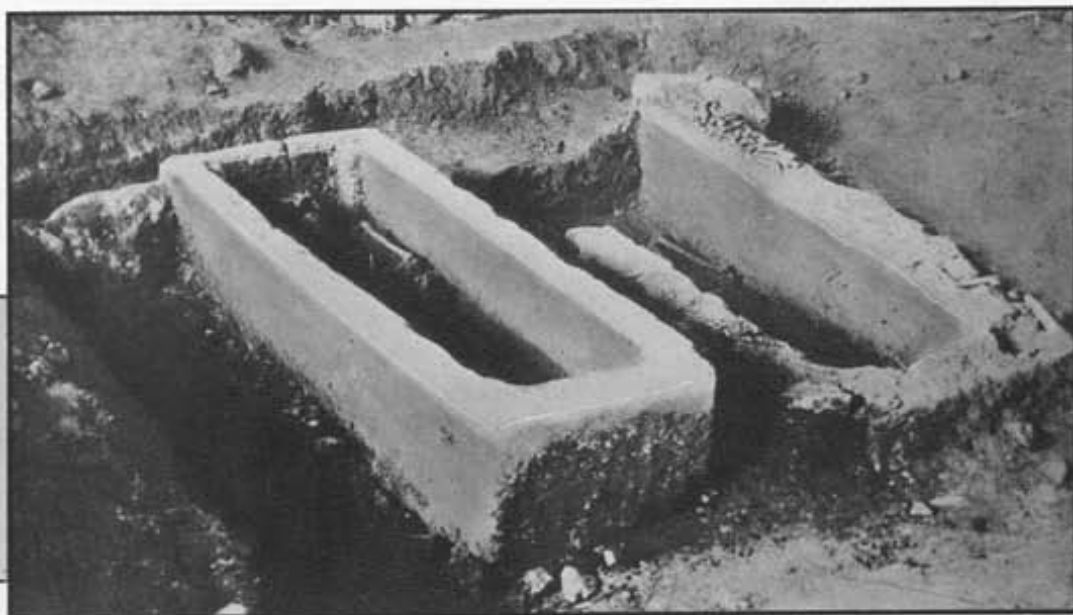
Durant la période qui nous occupe, malgré quelques prélats qui franchement laissèrent à désirer, on peut dire que les évêques sont, dans toute la force du terme, les protecteurs du peuple. Ils rendent la justice et siègent sur leur tribunal aussi souvent, pour le moins, que les comtes royaux. Les grands travaux publics, dit Fustel de Coulanges, sont entrepris presque toujours par l'évêque et aux frais de l'Eglise. Il est vrai que l'Eglise était alors beaucoup plus riche qu'aujourd'hui ! Saint Didier, évêque de Cahors, construit le mur d'enceinte de sa ville épiscopale ; saint Léger agit de même à Autun. Rigobert, évêque de Reims, assure la garde de la ville, habite près des remparts, et c'est à lui que sont remises chaque soir les clefs des portes. A Mayence, le Rhin doit être endigué pour protéger la ville : c'est l'évêque Sidoine qui fait exécuter le travail à ses frais. A Nantes, l'évêque Félix rectifie le cours de la Loire pour donner à toute la région la prospérité. Si le peuple est accablé d'im-

pôts excessifs, c'est l'évêque, presque toujours, qui va porter au roi ses réclamations : saint Grégoire de Tours, saint Yrieix de Limoges, saint Sulpice de Bourges, saint Eloi de Noyon le font avec succès. Nizier, nommé évêque de Trèves par le roi Thierry, arrive, en compagnie des envoyés royaux. A une halte, ceux-ci lâchent leurs chevaux dans des champs de blé : « Faites sortir vos chevaux du champ du pauvre, s'écrie l'évêque, sinon je vous exclus de ma communion. » Et lui-même chasse les bêtes. Un jour, le commerce de Verdun subit une forte crise, dans laquelle peut sombrer la prospérité de la ville ; l'évêque Dizier emprunte au roi d'Austrasie, Théodebert, une somme considérable qu'il répartit entre les marchands, dont les affaires sont ainsi rétablies. Les canons des conciles édictent fréquemment des mesures de protection en faveur des pauvres. « A combien de personnes de conditions diverses, dit M. Bayet, directeur de l'enseignement supérieur officiel de France, à combien de veuves, les orphelins, dont la tutelle appartient aux évêques, les serfs que l'Eglise veut qu'on traite sans violence, les affranchis dont elle cherche à multiplier le nombre. Dans la clientèle ecclésiastique, les indigents forment le gros de l'armée ; c'est un devoir pour les évêques de leur donner des vivres et des vêtements. L'archidiacre ou son délégué s'occupe des prisonniers tous les dimanches, leur fournit des aliments. Au rachat des captifs doit s'appliquer une partie des ressources des églises. » Si nous avions le loisir de le faire, nous verrions dans les conciles mérovingiens et carolingiens les degrés sur lesquels, pierre à pierre, lentement, l'édifice de la civilisation moderne s'élève sous l'inspiration du christianisme. Au milieu de cette activité bienfaisante de l'épiscopat bourguignon ou franc, rien ne nous porte à croire que nos évêques du Valais, de Genève ou de Lausanne aient fait exception, bien que les documents qui les concernent fassent trop défaut. L'épithaphe de saint Maire dit que cet évêque, dont elle loue la justice, *iustitiae cultor*, fut pour ses concitoyens la force la plus sûre, *civium fidissima virtus*, et que c'est en nourrissant les pauvres que lui-même s'est nourri, *pascendo inopes se bene pavit ope*.

D'ailleurs les textes mentionnés au cours de cette étude sont une preuve des rapports fréquents, réguliers, étroits, qui unissent nos évêques romands aux prélats de France, d'Italie et d'Allemagne. La chrétienté forme alors une grande famille qui respecte sans doute les frontières des petits Etats et des petits diocèses, mais ne se laisse point arrêter par elles. Ces Barbares d'hier, transformés par la culture latine, ont des horizons très larges : ils savent admirablement travailler en commun.

Leux auxiliaires les plus précieux sont les moines, c'est-à-dire les chrétiens qui se « convertissent à Dieu », suivant l'expression du temps, pour s'arracher aux préoccupations mondaines et vivre de prière et de travail. Nous allons essayer de les surprendre dans la solitude austère de leurs couvents.

Sarcophages mérovingiens, découverts en 1904 à Lausanne, sous l'ancienne église Saint-Étienne, qui se trouvait près de la porte Saint-Étienne, exactement comme, à l'autre extrémité de la ville, l'église Saint-Maire se trouvait à côté de la porte Saint-Maire. Cette dernière église a été bâtie à la fin du VI^e siècle ; celle de Saint-Étienne devait être à peu près de la même époque. Toutes deux ont disparu depuis longtemps. (Ph. Garraux, Lausanne)



LES MONASTÈRES

Parlant de nos anciens monastères, le pasteur Bridel écrivait, il y a près d'un siècle, dans le *Conservateur suisse* : « On aime à faire des recherches sur ces sociétés religieuses qui, les premières, ont éclairci nos forêts, ensemencé nos plaines et planté des vignes sur nos coteaux... On se plaît à les voir attirer par l'oraison les bénédictions sur leurs labeurs et mériter, en travaillant, que le ciel exauce leurs prières... Et, remontant à travers les siècles écoulés, on porte à leur mémoire le tribut de respect et de reconnaissance que leur doit la postérité, riche de leurs peines et de leurs sueurs. » L'histoire des origines monastiques a, de fait, quelque chose de particulièrement attachant : c'est l'histoire des hommes qui, d'une part, s'efforcèrent le plus d'atteindre à la perfection morale, au milieu de la barbarie, et, d'autre part, furent les vigoureux et enthousiastes pionniers de notre civilisation.

L'ABBAYE DE SAINT-MAURICE

Transportons-nous là-bas, dans cette idéale vallée du Rhône, si belle, si grandiose, que les Romains, après avoir vu pourtant beaucoup d'autres fleuves et beaucoup d'autres montagnes, l'avaient nommée la *Vallée* par excellence, *Vallis* ; — nous l'appelons encore d'un nom similaire : le *Valais*. Au tournant du III^e siècle, une petite ville s'y épanouissait. Les documents de l'empire l'appellent : *Tarnaiæ* ou *Tarnadæ* ; les indigènes celtiques la désignaient plutôt sous le nom d'*Acaunum*, roc, sans doute à cause de la paroi rocheuse à peu près verticale qui la domine. Cette ville, resserrée entre le Rhône et l'Alpe, ne devait pas se développer beaucoup ; Octodure et Sion la supplantèrent peu à peu, soit au point de vue ecclésiastique officiel, soit au point de vue politique. Mais elle resta la cité sainte. Les foules recueillies s'y acheminaient en longues processions à travers tout le moyen âge et nous-mêmes, encore aujourd'hui, nous ne pouvons en fouler le vieux sol sans une émotion pieuse ; car ce sol est sacré.

Dès la fin du III^e siècle ou le début du suivant, on y vénérât le souvenir de soldats mis à mort pour la foi, les martyrs d'Agaune, *Martyres Acaunenses*, ou la légion thébaine, *Legio thebaea*. Leur chef principal, avec les deux officiers Exupère et Candide, était saint Maurice, qui donna son nom à la ville. Une basilique fut élevée en leur honneur par le premier évêque du Valais, celui que les textes primitifs appellent Théodore, et que le peuple préfère invoquer sous le nom plus familier de saint Théodule. Le sanctuaire était, cela va de soi, desservi dès l'origine par des ecclésiastiques, *basilicae famulantes*. Un texte carolingien rédigé sur le désir de l'évêque de Sens, Magnus, suppose à Saint-Maurice, vers l'an 500, un monastère considérable gouverné par saint Séverin. Les sources antérieures nous y montrent plutôt une communauté religieuse au sens large, un groupe de prêtres, vivant ensemble, d'après la coutume d'alors. C'était déjà l'ébauche de la « royale » abbaye, qui se fait gloire d'être la plus ancienne des fondations religieuses encore vivantes en Suisse.

Tout cela, nous le savons surtout par un personnage très en vue de la Gaule du Sud-Est, saint Eucher, archevêque de Lyon, le père de Salonius, évêque de Genève ; car il avait longtemps vécu dans le monde avant d'entrer à Lérins, d'où il sortit pour assumer la charge épiscopale. Peu après l'an 400, Eucher écrivit le récit du martyre de saint Maurice et de ses compagnons, *Passio Acaunensium Martyrum*, suivant les données les plus dignes de foi, non sans se recommander, même, de l'autorité de saint Théodule et de son collègue genevois, Isaac.

Le premier sanctuaire d'Agaune s'élevait au lieu dit le *Martolet*, dans l'une des cours de l'abbaye actuelle. Appuyé contre la paroi rocheuse, avec une humble toiture à une seule pente, il ne présentait que de modestes dimensions. Mais déjà ses prêtres avaient beaucoup à faire pour recevoir les pèlerins, et les malades venaient de loin demander à l'intercession des saints martyrs la guérison.

Ceux-ci jouirent bientôt d'une si générale popularité que

leur tombeau devint un centre de pèlerinage presque aussi fréquenté par les Bourguignons que celui de saint Martin de Tours par les Francs. Puis, comme les saints légionnaires n'étaient pas moins nombreux qu'illustres, dans beaucoup de pays, on voulut en avoir, et leurs reliques furent libéralement distribuées à d'innombrables églises. La piété fit un pas encore : non seulement en Helvétie, mais dans la vallée du Rhin et sur les bords du Pô, l'on adjoignit à la fameuse légion pas mal de personnages, qui, bien probablement, ne lui appartenaient pas. Ours et Victor, les protecteurs de Soleure, avaient passé, dès le V^e siècle, pour compagnons de saint Maurice. Plus tard, Félix et Régula, de Zurich, Octavien Soluteur et Aventure de Turin, les « Saints d'or » de Cologne, et d'autres, dont les actes d'origine laissaient peut-être à désirer, demandèrent au vieil Agaune une sorte de bourgeoisie d'honneur... Ce n'est pas d'aujourd'hui que le Valais est hospitalier.

Qu'on veuille bien le remarquer, cet empressement à donner le nom de *thébains* à des martyrs dont l'histoire était incertaine, mais dont on savait posséder les reliques, n'est que l'effet du rayonnement exceptionnel des vrais Thébains vénérés en Valais, une preuve éclatante de leur extraordinaire popularité.

Or, en ce temps-là, vivait à Genève, dans son château perché sur la colline, près de la porte de Bourg-de-Four, un prince noble par sa naissance, car il était le fils aîné de Gondebaud, roi des Burgondes, illustre aussi par son mariage, car il avait épousé la propre fille du grand Théodoric, Ostrogotha. Seulement, tandis que Théodoric et Gondebaud professaient l'arianisme cher aux Barbares, Sigismond, lui, grâce à l'influence de l'archevêque de Vienne, saint Avit, était devenu catholique fervent. Avec toute l'ardeur du néophyte, il protégeait les monastères éparpillés dans le royaume paternel, et les comblait de riches donations.

Sur la rive droite du Rhône, au diocèse de Vienne, il y avait une confédération de couvents, désignés sous le nom de Grigny ; Sidoine Apollinaire avait en égale estime leurs statuts et ceux de Lérins. Plus au Nord, en amont de Lyon, se développait, au milieu des eaux lentes et molles de la Saône, l'abbaye de l'Île-Barbe. Au confluent de deux ruisseaux, dans le Jura, florissait la fondation principale de saint Romain, Condat. Sur les bords du Nozon, parmi les grands sapins qui lui faisaient un reliquaire d'ombre et de verdure, vivait paisiblement Romainmôtier.

Le Valais, le beau Valais avait, lui aussi, quelque chose ; mais cela ne paraissait pas encore digne de ses illustres martyrs, endormis sous leur petite église, au pied de la montagne, et dont le repos était souvent troublé par les ébats des familles séculières domiciliées tout autour. Il convenait à la sainteté du lieu que, les bruits profanes ayant cessé, la louange de Dieu, seule, y retentît. Sigismond résolut d'opérer cette heureuse transformation.

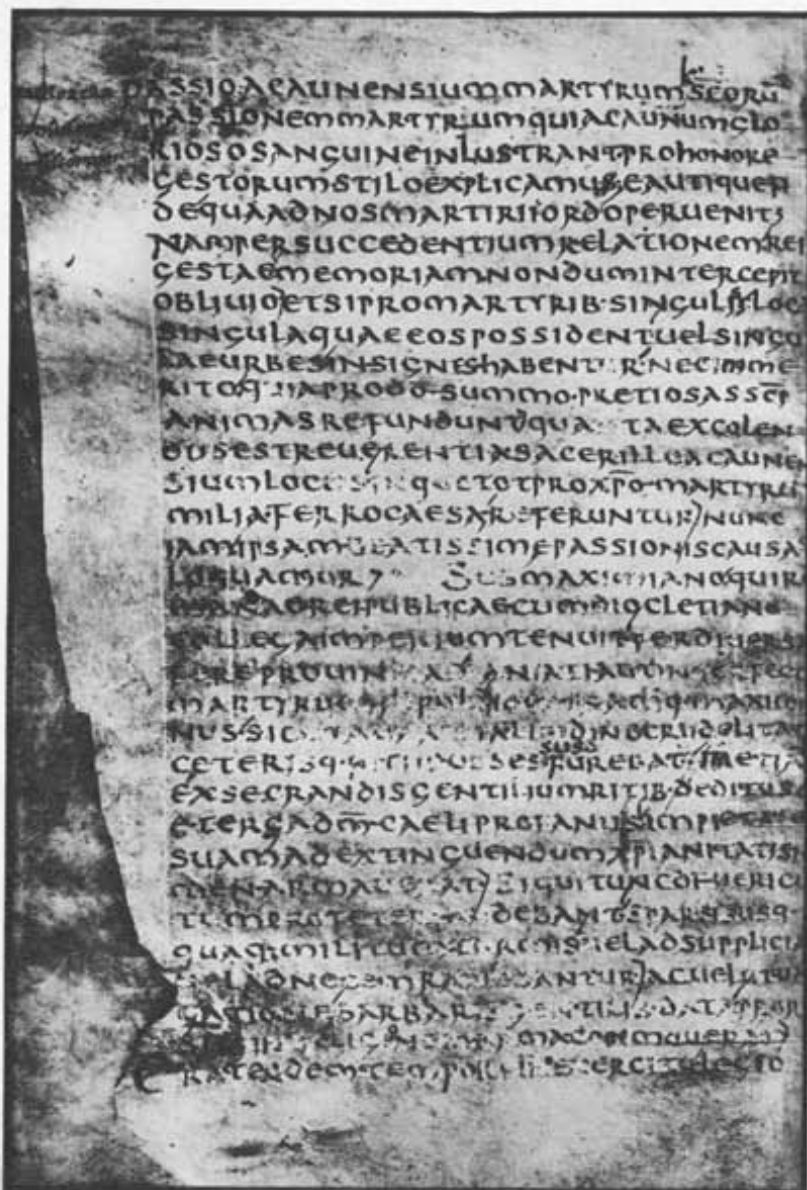
C'est à la fin d'avril 515 qu'il vint lui-même au tombeau des martyrs, pour prendre les mesures nécessaires. De grands personnages, répondant à son appel, y étaient venus également. On y voyait des évêques : Viventiole de Lyon, Maxime de Genève, Victor de Grenoble ; des comtes burgondes : Videmar, Fredebold, Teudemon, Gondulfe ; de nobles gallo-romains : Boniface et Bénédict.

Ayant pris l'avis de ses illustres conseillers, le prince déclara que, sur la tombe des martyrs, devait vivre à jamais une autre légion sainte, une famille monacale. Et tandis que, d'ordinaire, les serviteurs de Dieu, mêlant l'utile à l'agréable, partageaient leurs heures entre le travail manuel et les offices du chœur, l'abbaye d'Agaune, bénéficiant d'une invention merveilleuse, chanterait sans interruption les louanges divines. Comme les oiseaux du ciel, qui remplissent les airs de leur gracieux ramage, ne sèment ni ne moissonnent, ainsi les nouveaux cénobites, occupés uniquement à la sainte psalmodie, n'avaient pas le temps de vaquer aux choses matérielles. Il fallait donc que leur abbaye fût d'autant mieux dotée. Le prince y pourvut, léguant « pour le remède de son âme » à Dieu, à saint Maurice et à tous les pieux

Vase dit de Saint Martin, conservé à l'Abbaye de Saint-Maurice. C'est une splendide pierre de sardonix, creusée puis sculptée par un artiste grec du III^e ou du IV^e siècle et montée plus tard sur un pied en orfèvrerie par un artiste mérovingien.

(Ph. Boissonnas, Genève)





Le plus ancien manuscrit du récit du martyre de Saint Maurice et de ses compagnons, conservé à la Bibliothèque nationale, à Paris, XI^e siècle.

Authentiques de reliques, provenant de Saint-Maurice. Trésor de la cathédrale de Sens.



personnages qui vivaient là, des terres considérables, sises non seulement en Valais et au pays de Vaud, mais dans les diocèses d'Aoste, de Genève, de Grenoble, de Lyon, de Besançon, bref, un peu partout à travers le royaume de Bourgogne. Sigismond donna l'ordre de rédiger l'acte officiel, y apposa son sceau le 30 avril, et le fit contresigner par les seigneurs présents, ecclésiastiques et laïques. Cela se passait à Véroliez, aux portes d'Agaune, à l'endroit même où les martyrs avaient subi leur mort glorieuse. *In Viroletto, prope Acaunum*, disait sans doute le texte primitif. Un copiste postérieur, par distraction, par ignorance, ou par simple amour de l'extraordinaire, mit à la place de *in viroletto*, cette périphrase inquiétante : *in virorum*

fletu, au milieu des larmes des hommes... Le savant abbé Gremaud, ne pouvant se résoudre à cette leçon vraiment trop triste, proposa de corriger : *in virorum coetu*, dans l'assemblée des hommes, ce qui ne compromet rien. Nous lisons, plus simplement : *in Viroletto*, à Véroliez, près d'Agaune.

Mais cette digression critique nous fait oublier le principal. Ce qui préoccupait Sigismond, ce n'étaient pas seulement les besoins matériels. Il fallait trouver des hommes vertueux en nombre suffisant, pour réaliser la sainte entreprise, desservir la basilique, y entretenir le luminaire, et surtout chanter, chanter sans cesse, comme les anges dans le ciel. On fit venir, des abbayes ferventes du royaume, des religieux déjà bien formés.

Nous en relevons quelques-uns dont l'histoire, aussi brève qu'édifiante, fut écrite au VI^e siècle par l'annaliste du monastère : Hymnemode, « barbare de race, il est vrai, mais modeste et bénin », d'abord officier à la cour du roi, puis serviteur du Christ, à Grigny ; Achive et Probus, ses confrères ; Ambroise, abbé de l'Île-Barbe, dont chacun savait que, « dès sa jeunesse, il avait silencieusement pratiqué toutes les vertus avec la perfection consommée d'un vieux moine » ; d'autres encore, anonyme et sainte phalange, ignorée des mortels, mais bien connue de Dieu.

Le prince, d'accord avec les évêques et les comtes réunis à Véroliez, ne sut choisir un meilleur abbé que l'austère Hymnemode. A lui fut dévolue la tâche glorieuse et difficile d'organiser dans le détail et de gouverner ensuite la communauté naissante. Les religieux devaient former cinq chœurs distincts, se succédant les uns aux autres, pour entretenir la perpétuité du chant liturgique. Outre le groupe de Probus, *turma domni Probi*, formé vraisemblablement d'hommes du monde qui entrèrent alors à l'abbaye et furent placés sous la direction du pieux personnage, il y en avait quatre autres, portant le nom du monastère auquel avaient été pris les religieux qui les composaient : *turma iuren-sis* (l'abbaye du Jura : Condat, plus tard Saint-Claude), *turma grinescensis* (Grigny), *turma insolana* (l'Île-Barbe), enfin *turma valdensis*, les moines valdois : ils ne pouvaient venir que de Romain-môtier.

Ainsi fut assurée cette psalmodie ininterrompue qui, semblable aux jets d'eau de Chantilly dont parle Bossuet dans l'oraison funèbre du prince de Condé, « ne se taisait ni jour ni nuit ».

La nouvelle institution, désignée dans la langue mérovingienne par des noms spéciaux, *psalmisolum sollemne*, *psallentium adsidium*, resta la gloire la plus pure de l'abbaye valaisanne. *Monasterium Acaunense*. Quand on introduisit, plus tard, dans d'autres monastères, cette mélodie sans fin que nos ancêtres ravis ne se lassaient pas d'entendre, on eut toujours soin, nous le verrons tout à l'heure, de préciser que c'était une imitation de ce qu'on faisait à Saint-Maurice, *ad instar Acaunensium*.

Qu'on nous permette ici d'intercaler un touchant épisode. Grégoire de Tours qui, suivant la juste remarque de Montalembert, a laissé des renseignements si précieux sur l'histoire non seulement de notre pays, mais du cœur humain, raconte ce trait relatif à l'abbaye d'Agaune et à l'enthousiasme qu'éveillait sa psalmodie. Une mère avait conduit au monastère son fils unique ; l'enfant après de rapides progrès dans les études et surtout dans le chant, y avait revêtu l'habit monacal. Mais bientôt, il tomba malade et mourut. La mère, désespérée, l'ensevelit, puis, chaque jour, elle revint sur la tombe, se lamenter et gémir. Une nuit, elle vit en rêve saint Maurice, qui voulut en vain la consoler. « Non, non, répondait-elle, tant que je vivrai, je

pleurerai mon unique enfant...! — Ne pleure pas, répliqua le saint, ne pleure pas comme s'il était mort : avec nous, il jouit de la vie éternelle : demain, aux matines, tu entendas sa voix parmi celles des moines, et non seulement demain, mais tous les jours, tant que tu vivras. » La mère se leva sur l'heure, et attendit avec impatience le premier coup des matines pour courir à l'abbaye. Dès que les religieux eurent repris l'antienne, elle distingua nettement, au milieu de toutes les voix, celle de son fils. Elle rendit grâce à Dieu, et, chaque jour, trompant sa maternelle douleur, elle venait à l'église, écouter la douce harmonie de ce chant qu'elle aimait si fort, parce qu'elle y reconnaissait la voix mystérieuse du cher disparu.

Cinq mois furent nécessaires pour organiser définitivement l'abbaye d'Agaune. L'inauguration solennelle eut lieu le jour même de la fête des martyrs, le 22 septembre. Après la lecture traditionnelle de la *Passio Agaunensium Martyrum*, le métropolitain de Vienne, Avit, prit la parole et prononça le discours de circonstance, dont un papyrus du VI^e siècle nous a conservé de longs extraits. L'orateur, dans ce style un peu boursofflé qui sent la décadence, mais avec des sentiments de joie exubérante et de sincère admiration, chante le bonheur présent et la gloire future du nouveau monastère, et adresse au roi Sigismond d'enthousiastes remerciements. Car il trônait là, le grand bienfaiteur, le protecteur illustre de l'abbaye, dont la présence était indispensable.

Du reste, Sigismond fit d'Agaune sa patrie spirituelle : il lui demeura toujours très attaché. Et quand, moins de vingt ans après, poursuivi par les Francs, il eut besoin d'un asile, c'est dans la solitude recueillie d'Agaune qu'il vint le trouver. Les moines restèrent eux aussi fidèles et reconnaissants à leur royal ami jusqu'après sa mort : ils allèrent chercher

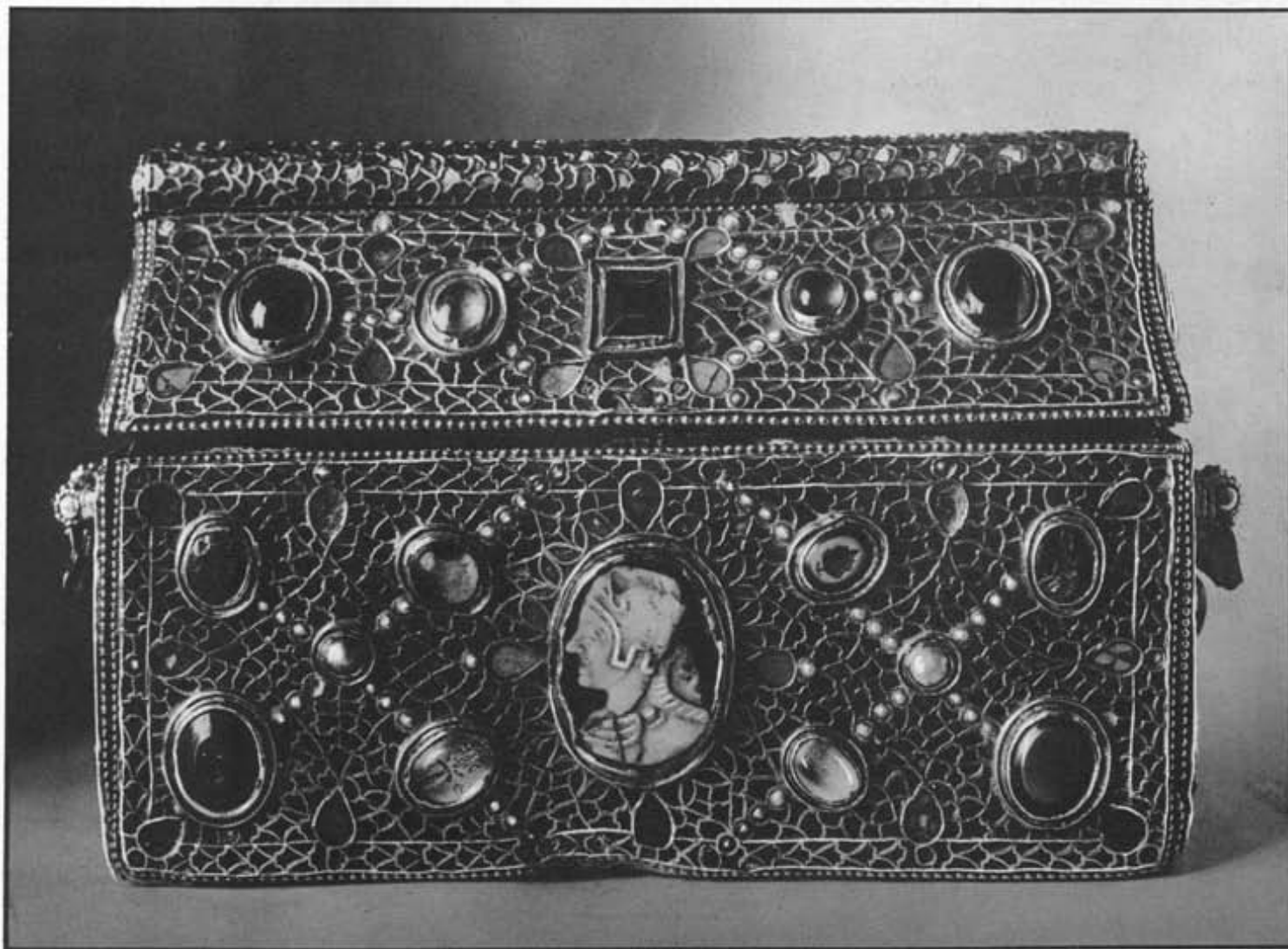
ses restes que le roi des Francs avait jetés dans un puits, et les ensevelirent tout près de la basilique des martyrs, dans l'église Saint-Jean-Baptiste, qui devint bientôt l'église Saint-Sigismond. Dès la fin du VI^e siècle, on venait prier sur la tombe du prince, pour obtenir la guérison de la fièvre quarte. Il existe même dans un missel mérovingien une messe spéciale pour la fête de saint Sigismond : elle renferme des oraisons pour ceux qui sont affligés de ce mal.

L'abbaye voyait fleurir non seulement le chant liturgique, sa spécialité, mais aussi les lettres. Il reste des traces relativement nombreuses de cette activité. Un anonyme composa la vie des premiers abbés, Hymemode, Ambroise et Achivus. Un autre, un peu plus tard, releva quelques-unes des inscriptions funéraires qui se trouvaient autour de la basilique. Un autre écrivit la vie de saint Sigismond. Un autre enfin nous laissa un petit poème : *Versus de Vita Probi*. Lors de la renaissance carolingienne, un moine chroniqueur, vers 830, dressa le catalogue des privilèges reçus par le monastère et composa la liste des premiers abbés.

Agaune, où de très bonne heure existait un atelier monétaire, les moines ayant obtenu des rois mérovingiens le droit de battre monnaie, fut encore un centre de vie artistique. On eut du moins le mérite de conserver dans le trésor de l'abbaye des objets d'art extrêmement précieux, que tout le monde aujourd'hui connaît : le vase en sardonx, dit reliquaire de saint Martin, et ce merveilleux coffret en pâtes de verre cloisonnées d'or, décoré de filigranes et de pierres précieuses, que le prêtre Theudéric fit faire en l'honneur de saint Maurice par les orfèvres Undiho et Ello, aux frais de Rihilinde et de Nordolaus.

Coffret mérovingien en pâtes de verre cloisonnées d'or, commandé au VII^e siècle par le prêtre Theudéric, pour l'abbaye de St-Maurice où il se trouve encore.

(Ph. Boissonnas, Genève)



Pour le troisième quart du VI^e siècle, la source principale est la Chronique de Marius d'Avenches ou de Lausanne, que nous pouvons compléter, sur plus d'un point, par Grégoire de Tours. Nous savons, de la sorte, un certain nombre de faits d'importance inégale : tous contribuent à nous représenter cette époque sous les couleurs les plus sombres.

Le premier, le plus discuté de ces faits, est la catastrophe du Tauredunum (563). D'après l'explication la plus plausible, la sommité du Grammont, dominant le couloir des Evouettes s'écroula près de l'endroit où le Rhône se jette dans le lac, enfouit un *castrum* et des villages, barra le fleuve. En même temps, des masses rocheuses tombant de l'autre côté sur les eaux du Léman y causèrent une perturbation qui se traduisit par une immense vague inondant les rives. Dans la vallée du Rhône, un petit lac se forma derrière le barrage improvisé, bientôt rompu par la pression des eaux. Celles-ci vinrent à leur tour inonder la plaine, et la crue du Léman fut telle qu'on en ressentit les effets désastreux jusqu'à Genève. Un second éboulement entraîna plus tard la mort de trente moines, probablement venus de Saint-Maurice, qui fouillaient dans les décombres du *castrum*.

Trois ans après, un hiver rigoureux couvrit la terre d'une neige épaisse pendant cinq mois et fit mourir bon nombre d'animaux. En 570, des maladies effrayantes ravagèrent la Gaule et l'Italie, décimant les hommes et le bétail. En 571, une autre épidémie, caractérisée par l'apparition de glandes et de pustules, et qui paraît avoir été la fièvre aphteuse, causa de nouveaux et terribles désastres. En 574, les Lombards pénétrèrent dans le diocèse de Sion, sous la conduite des généraux Taloard et Nuccio, s'emparèrent des *cluses*, c'est-à-dire probablement des fortifications qui défendaient le passage du Mont-Joux, exercèrent leurs ravages au monastère d'Agaune, jusqu'à ce que l'armée des Francs, commandée par les ducs Wiolec et Theudéfroy vint les rencontrer à Bex et les tailler en pièces. Enfin, en 580, une inondation du Rhône détruisit toutes les récoltes.

Le roi Gontran répara sans doute, ou même reconstruisit l'église de Saint-Maurice, après l'incursion des Lombards. Il gouvernait d'ailleurs son royaume avec une bonté paternelle, et s'il ne fut pas exempt des vices qui déshonorèrent les rois mérovingiens, il tient en somme au milieu d'eux un rang très honorable. Notre évêque Marius paraît l'avoir estimé beaucoup, et son contemporain, Grégoire de Tours, lui a déjà donné le nom que la postérité lui garde : *Gunthramnus rex bonus*, le bon roi Gontran. L'historien des Francs nous a conservé la petite histoire suivante, qu'il dit avoir apprise de celui qui en fut le principal témoin. Gontran, toujours généreux envers les monastères, avait envoyé par un prêtre aux moines d'Agaune, *fratribus qui sanctis Agaunensibus deserviunt*, quelques présents, leur demandant en retour une relique. Le prêtre, ayant obtenu l'objet de sa requête, venait à peine de monter en barque pour traverser le lac, qu'un orage épouvantable se leva. Les bateliers prirent peur, et tout semblait perdu, quand le prêtre saisit le reliquaire qu'il portait à son cou et le jeta dans les eaux. Le calme revint comme par enchantement. Grégoire, qui ne craint pas les transitions brusques, termine son récit par cette réflexion : on dit qu'il y a dans le lac Léman des truites qui pèsent cent livres...

A cette époque, l'abbaye jouit d'une grande célébrité. L'un de ses membres les plus illustres est saint Amé. Né vers 570 à Grenoble, il avait été conduit à Saint-Maurice par son père Héliodore, en 581. Après avoir vécu trente ans au milieu des religieux, il sentit l'attrait de la vie érémitique et se retira sur la montagne, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la chapelle de Notre-Dame du Sex. Lorsque saint Eustase, abbé de Luxeuil, vint visiter Agaune, en 614, son attention fut tellement attirée par les vertus d'Amé, qu'il voulut à tout prix l'emmener à sa suite. Amé, devenu moine luxovien, se lia d'amitié avec saint Romaric qui le mit bientôt à la tête du monastère de Remiremont, *Romarici Mons*. C'est là qu'il mourut autour de 630, après y avoir introduit le chant perpétuel. Cette psalmodie, spécialité des moines

d'Agaune, fut d'ailleurs instituée dans d'autres maisons célèbres. Le roi Gontran l'établit à Saint-Marcel de Chalon, qu'il construisit (584) *ad instar institutionis monasterii sanctorum Agaunensium*. Dagobert fit de même en plusieurs abbayes, notamment à Saint-Denis, où, l'abbé Aigulfe ayant laissé tomber le pieux usage, *sallencium ad instar monasteriae Agaunensium*, Clovis II le remit en honneur (654). La fondatrice de Saint-Jean-de-Laon, sainte Sadalberge († 670), groupa trois cents religieuses, chargées elles aussi, de chanter *ad instar Agaunensium monachorum*. Il serait possible de citer d'autres exemples encore.

SAINT-IMIER ET SAINT-POINT

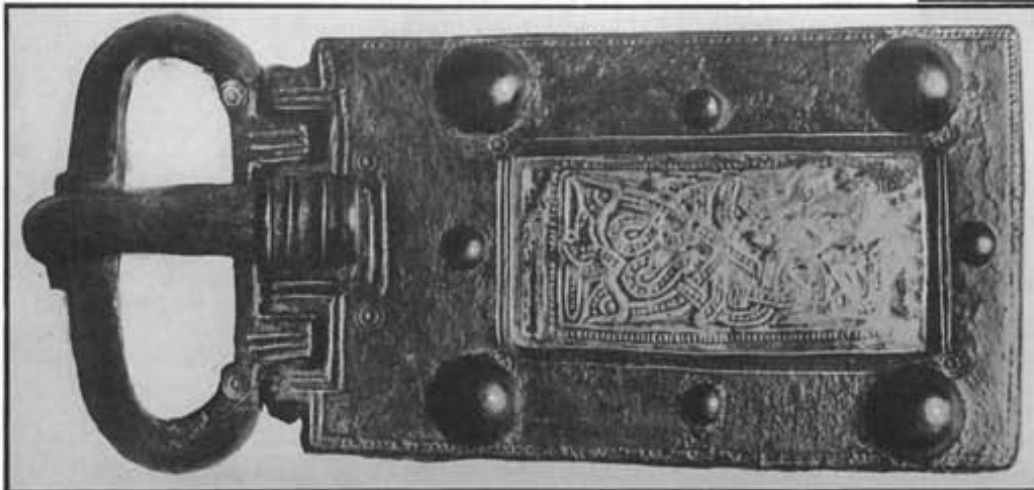
Revenons maintenant au diocèse de Lausanne. Ici encore, nous trouvons des moines



Inscription funéraire d'un Thoctebadus, abbaye de St-Maurice. VI^e-VII^e siècle.

Plaque de ceinture provenant d'Arnex, conservée au musée de Lausanne, VII^e siècle ?

(Ph. Musée de Lausanne)



dont l'activité bienfaisante a laissé dans l'histoire un souvenir. Plusieurs sont ermites, et nous n'avons pas grand-chose à dire à leur sujet. Presque toutes les biographies des saints de ce genre se ressemblent : quand on les a dépouillées de leurs détails légendaires, elles deviennent

team perscorum tuorum aca
nismum sup. tracia postol. an
n Eidaugite peccatorum
suorum errore laeserunt
placere tibi perscorum tuo
rum intercessionem mereantur.

Immolatio missae
DEIUSTUM EST VEREA EQU
DEIUSTUM EST NOSTIBI GRA
TAS AGERE DNE SCE PATER OM
NIPOTENS AETERNAEDS Tu
enim dñe thebeorum exerci
tum ad populi tui supplicium
distinatum. Ita subita iussio
nistua GRATIAM RECOCAS
ut populus elegerent SEDO
LADDEDICIONE INTERFICE QUAM
DEA PLANORUM SANGUINEM

Une page du plus ancien missel contenant la messe de S. Maurice. VII^e siècle. Conservé à la Bibliothèque vaticane.

164
IN SICILIA MUNDI RECI
DIMPNDNM QUI PER APOR
TOLURE MARTIRESSUOR
DIVERAS ANIATU. DONA
LARGIATUR FFED DE PRECI
MUR UTHUIC SERUO SUOT
QUI TY PUM QUARTANI UVA
CIONE FATIGATUR FIDE
LIR FAMOLISUICISIMUNDI
PRECIBUS DEMENTER OCCUR
RER. DOM NOBIS ILLUS FA
CIT MERITA ISI CONFERAT
MEDICINAM. SECTRA
NCHNADNEPIASPRECIS
ADDISIDERIASUPPLICA
CUI ET QUED EUO TE CORDE
PORCIMUS BENIGNUS AD
MITTE IN SERUO TUO FT
QUI TY PUM QUARTANI
UVA CIONE FATIGATUR
FIDELIR FAMOLISUICISIMUNDI

Une page du plus ancien missel contenant une messe de S. Sigismond, provenant de Bobbio et conservé à la Bibliothèque nationale, à Paris. VIII^e siècle.

touchantes par leur monotone simplicité. L'ermite quitte son pays natal, vient en terre étrangère, obtient un petit terrain à cultiver. Il y bâtit un oratoire, une cellule, une maison même pour les pèlerins ou les voyageurs qui passent. Il opère des merveilles, fait des conversions, mérite avant comme après sa mort un extraordinaire respect. A l'endroit qu'il a sanctifié par sa vie austère, s'élève bientôt un couvent.

Tel fut cet Himier, venu de Dampheux, près de Porrentruy, d'abord à Lausanne, puis dans le val de la Suse. Tel ce Pontius, saint Point, moine de Saint-Claude, qui commença à défricher les hautes vallées du Jura. Nous les connaissons mal ; nous ignorons même la date de leur mort, mais nous savons qu'autour de la tombe du premier le bourg de Saint-Imier prit naissance, et qu'à l'endroit où mourut le second, se forma, d'abord un monastère, puis le plus ancien village de la vallée de Joux : *locus sancti Pontii*, le *Lieu-Poncet*, aujourd'hui le *Lieu*, tout court. Après avoir reposé longtemps sur les rives du lac de Joux, les restes de ce dernier furent transportés un peu plus loin, à Damvautier, sur le bord d'un autre lac — les cimes du Jura sont pleines de ces lacs minuscules faits tout exprès pour refléter le doux paysage vert, gris et bleu qu'on ne voit que là-haut. Le village de Damvautier (*Domnus Valterius*, saint Vautier) prit bientôt le nom de Saint-Point, et la légende, toujours pittoresque, garda le souvenir défiguré de cette substitution. A l'endroit où se trouve aujourd'hui Saint-Point, racontent les vieilles gens du pays, il y avait autrefois une ville appelée Damvautier, dont les habitants étaient durs à la misère du pauvre. Un jour, un inconnu passa, demandant l'aumône. Il fut repoussé de partout, une seule maison lui fit bon accueil. Or ce pauvre était le Christ. Damvautier fut aussitôt submergé par les eaux du lac : la demeure qui s'était ouverte pour le malheureux échappa seule à l'inondation. Chaque année, la nuit de Noël, les habitants de Damvautier agitent encore, au fond de l'abîme, les cloches de leur église. Le passeur attentif peut, de sa petite barque, en percevoir le son...

D'autres solitaires sont mieux connus, et leurs œuvres nous ont été plus complètement conservées. Saluons d'abord la vieille abbaye de Romainmôtier, dont l'église, témoin fidèle des âges disparus, survit au milieu des grands arbres et des vieilles maisons.

ROMAINMÔTIER

Vers 450, probablement même un peu avant cette date, saint Romain, le père des moines du Jura, comme on l'appelait dès le VI^e siècle, vint fonder, au bord du Nozon, Romainmôtier. C'est un des nombreux couvents jurassiens établis autour de Condat, la maison-mère, qui, prenant successivement le nom de Saint-Oyend, puis de Saint-Claude, resta le monastère du Jura par excellence, *Monasterium Jurense*.

Des premières années de Romainmôtier, nous ne savons qu'un pittoresque épisode. Certains moines, ayant fait d'abondantes récoltes, usèrent un peu trop des bénédictions du Seigneur, et ne tardèrent pas à dégénérer de leur austérité primitive. On les vit, au grand scandale de leurs frères, s'asseoir sans vergogne devant une table habituellement bien servie. Les saints fondateurs, qui se contentaient de bouillie d'orge et de salade, exigeaient de leurs disciples une exemplaire frugalité. Saint Romain fut marri de voir les serviteurs de Dieu si peu conformes à leur vocation ; mais il n'eut aucun succès. Il pria donc son frère Lupicin d'intervenir, et l'énergie de cet homme austère eut raison des plus revêches. Cela se passait peu après le milieu du V^e siècle.

Romainmôtier devait être florissant en 515, quand le roi Sigismond vint y prendre, comme à Grigny, comme à l'Île-Barbe, comme à Condat, un groupe considérable de religieux, pour les transférer à Saint-Maurice. A cette époque ou peu après, il avait probablement à sa tête un abbé Théodat, auquel succéda Florian.

Nous connaissons ces deux personnages par les lettres écrites, au milieu du VI^e siècle, à saint Nizier de Trèves, par un *Florianus abbas de Monasterio Romeno*. Dans la première, l'abbé recommande au souvenir de l'évêque plusieurs défunts ; dans la seconde, il le prie d'user de son influence auprès du roi Théodebald (548-555), en faveur de certains serfs gallo-romains, *romani*, de l'île du lac de Côme. A première vue, il semble que ce *Monasterium Romenum* soit dans le diocèse de Milan, puisque Florian nomme Datus, évêque de cette ville (528-552), son seigneur, *dominus meus* ; on pourrait même chercher le *Monasterium* dans l'île dont il parle. Mais, d'une part, l'île du lac de Côme n'est ni dans le diocèse ni dans la province de Milan : elle fait partie du diocèse de Côme et de la province d'Aquilée ; d'autre part, le *dominus meus* s'explique assez quand on observe que Florian était milanais d'origine. Le P. Savio, auteur d'un énorme ouvrage de près de mille pages sur les anciens évêques de Milan, ne connaît, en Italie, aucun *Monasterium Romenum* et il identifie ce dernier avec Romainmôtier. De fait, il est plus logique de songer à notre monastère, appelé *Monasterium Romanum* par la Vie de saint Vandrille, au VII^e siècle, que de supposer un *Monasterium Romenum* italien dont personne n'a jamais entendu parler. La distance qui sépare Milan du Jura vaudois n'est pas une objection. Nous le savons par la lettre même, Florian a été tenu sur les fonts baptismaux par Ennodius, alors diacre à Milan, et, depuis, évêque de Pavie (511-521) ; mais il a, de bonne heure, quitté sa ville natale, pour aller étudier le latin dans le Midi de la Gaule, à Arles, sous saint Césaire (502-542) ; il connaît la Germanie et correspond avec Nizier de Trèves (526-565). On voyageait beaucoup, dans ce temps, à travers la chrétienté.

De la sorte, une intéressante perspective s'ouvre devant nous : Romainmôtier est un centre intellectuel au milieu du VI^e siècle. Car Florian a laissé des écrits ; outre ses lettres, il est probablement l'auteur d'une préface en vers qui précède, en certains manuscrits, les *Epigrammes* de Prosper d'Aquitaine. Et, d'autre part, c'est à lui qu'est dédié le *De Actibus Apostolorum*, composé en 544 par le poète Arator, milanais d'origine, et très en vogue, alors, auprès du pape Vigile.

Quoi qu'il en soit de cette identification de Florian, nous pouvons nous faire une idée de Romainmôtier au VI^e siècle. Le paysage doit être à peu près aujourd'hui ce qu'il était alors, quoique moins sauvage : un de ces sites que le fondateur aimait, silencieux, solitaire, au milieu de forêts incultes, d'où l'on n'avait, pour tout horizon, qu'un peu de ciel par-dessus les grands arbres. Quant à l'architecture, Romainmôtier ressemblait aux autres abbayes du Jura. Outre l'église et l'habitation des moines, il y avait un ensemble de constructions analogues aux fermes mérovingiennes et destinées à abriter ce qui était nécessaire à l'entretien des personnes et à l'exploitation des terres. Ces constructions, entièrement en bois, étaient facilement consumées par les flammes. Nous savons que Condat, la maison-mère, fut, autour de l'an 500, la proie d'un incendie si prompt qu'en une nuit, tout, même l'église, fut détruit de fond en comble. Il est probable qu'une catastrophe du même genre a fait disparaître Romainmôtier, soit par suite d'un accident quelconque, soit en 574, lors de l'invasion des Lombards en Bourgondie, soit en 610, quand les Alamans exercèrent d'immenses ravages dans le pays compris entre les Alpes et le Jura.

Isolée encore, la création de saint Romain ne fut pas aussitôt relevée de ses ruines ; le nom même du fondateur disparut de tous les documents locaux. Et seule, l'abbaye de Saint-Claude, pauvre mère oubliée qui se souvient toujours, conserva dans le secret de son cœur et de ses archives le souvenir de Romainmôtier.

A la fin du VI^e siècle, vivait à Besançon le patrice de Bourgogne, Valdelenus, Valdélène ou Vandelin. Ce personnage sentait approcher la vieillesse et n'avait point encore de postérité. Il se rendit avec sa femme Flavia jusqu'à

l'abbaye de Luxeuil auprès de saint Colomban, le priant de demander à Dieu de bénir enfin son mariage et promettant d'offrir au monastère l'enfant qu'il plairait à la Providence de lui accorder. Le pieux désir fut exaucé. Vandelin conduisit à Luxeuil son jeune fils qu'il avait appelé Donatus, soit parce qu'il le considérait comme *donné* par Dieu, soit parce qu'il avait promis de le *donner* à Dieu. Devenu moine, Donat fut plus tard promu à l'archevêché de Besançon. Au milieu des honneurs, il n'oublia point ce que sa famille devait à Colomban. Il établit dans sa ville épiscopale un monastère d'hommes vivant sous la règle de Luxeuil : l'abbaye de Saint-Paul.

Vandelin et Flavia eurent encore, outre deux filles, un fils qui reçut à la fois un nom romain : Félix, et un nom germanique : Chramnelenus, Chramnélène ou Ramelin. Il succéda à son père dans la charge de patrice de Bourgogne, prit part à une campagne contre les Gascons, vers 636 ou 637, puis vers 642, au complot contre Willibald. Nous savons en outre, et c'est le plus intéressant pour nous, que Chramnélène garda, lui aussi, un souvenir reconnaissant aux moines de Luxeuil. C'est en leur faveur qu'il fonda, vers 630, au bord du Nozon, sans doute sur les vestiges de l'ancien monastère, comme saint Colomban avait fondé Luxeuil en utilisant des ruines romaines, une abbaye dont le premier abbé fut Siagrius. Peu après, vers 650, d'accord avec sa femme Ermentrude, il créa l'abbaye de Baulmes. Lors des fouilles exécutées en 1904-1905, on retrouva, sous le temple actuel de Romainmôtier, dont les parties essentielles sont des environs de l'an 1000, les fondations de deux édifices antérieurs, bâtis en pierre ; le plus ancien serait celui de Chramnélène.

A peine éclos, non loin de la route qui, de Lausanne et d'Orbe, menait à Besançon, intermédiaire naturel entre les florissantes abbayes du Nord de l'Italie et celles de Bourgogne, le jeune monastère vit passer dans ses murs de nombreux et célèbres personnages, venus lui demander l'hospitalité au cours de leurs voyages, ou simplement attirés par le désir de voir les serviteurs de Dieu.

L'un de ces visiteurs illustres s'appelait Wandregilisus, saint Vandrille, dont la famille comptait parmi les plus nobles d'Austrasie. Il avait rempli d'abord auprès du roi Dagobert la charge importante de receveur des impôts, à laquelle était attaché le titre de comte du palais ; mais les honneurs de la cour n'eurent pas longtemps d'attrait pour lui. Renonçant à un mariage projeté par ses parents, il alla se réfugier auprès d'un solitaire, sur les bords de la Meuse. Or, les rois mérovingiens avaient dès lors imposé à tous les nobles Francs la défense de prendre l'habit clercal ou monastique sans leur permission. Dagobert vit donc de très mauvais œil qu'un jeune Franc, investi d'une fonction publique, se fût ainsi dérobé, sans l'autorisation requise, aux devoirs de sa charge. Il lui envoya l'ordre de revenir. Comme Vandrille, fort à contre-cœur, arrivait au palais, il vit un pauvre homme dont la charrette avait versé dans la boue, devant la porte même du roi. Tous les passants le laissaient là ; plusieurs même lui marchaient sur le corps. Vandrille descendit aussitôt de cheval, tendit la main au pauvre vouturier, et tous deux ensemble relevèrent la charrette. Puis il entra chez Dagobert, au milieu des rires de l'assistance, avec ses vêtements souillés de boue. Le roi, touché de cet humble dévouement, comprit que Vandrille n'était point fait pour la vie mondaine, et lui permit de suivre sa vocation. Le nouveau « converti » visita plusieurs monastères : l'abbaye de Montfaucon, près de Verdun, gouvernée par le vieillard Balfred ; Saint-Ursanne, aux confins des diocèses de Bâle et de Besançon ; Bobbio, en Lombardie, où l'abbé Bertulf conservait intactes les règles sévères du fondateur Colomban. Vandrille fit encore le pèlerinage de Rome, puis il se mit en route pour l'Irlande.

C'est au cours de ce voyage qu'on le vit arriver, un soir de 636, à Romainmôtier. Des moines le reçurent avec l'affabilité la plus sincère, dans la chambre des hôtes, l'*hôtellerie*, et lui lavèrent les pieds, comme ils le faisaient à tous les arrivants, fatigués de la longue marche. Vandrille, ému de tant de soins, résolut de faire un séjour dans cette maison si chrétienne. Il y demeura dix ans. Plus tard il alla fonder, en Normandie, la célèbre abbaye de Fontenelle, où il mourut.



Aigüera dite de Charlemagne, probablement exécutée en Occident, mais d'après des modèles orientaux. Abbaye de St-Maurice.
(Ph. Boissonnas, Genève)

Contrairement à ce qu'on pense parfois, les moines mérovingiens ne cherchaient pas à attirer les gens du monde. Ils voulaient avant tout la solitude et le silence. Mais les foules venaient à eux. Il dut se passer en petit à Romainmôtier ce qui se passait en grand à Luxeuil, la maison-mère. Austère jusqu'à la dureté, sévère à un tel point qu'elle ne devait pas tarder à être partout remplacée par la règle plus humaine de saint Benoît, la règle de saint Colomban était bien faite pour dompter les Barbares. Mais si elle imposait aux moines une discipline de fer, elle n'empêchait point, à l'égard des visiteurs, mille sollicitudes bienfaisantes. Les malades, les affligés, les pauvres, les coupables même, poursuivis par la justice, venaient en foule dans la solitude des abbayes, chercher secours et réconfort. De grandes familles confiaient aux religieux leurs fils, pour les faire bénéficier d'une éducation virile.

Car ces moines étaient, avant tout, de rudes travailleurs. L'historien Jonas nous dépeint la stupeur du prêtre Winioc qui vint un jour à Luxeuil voir les compagnons de saint Colomban, occupés à des travaux de défrichement : il ne se lassait point d'admirer avec quelle vigueur, à grands efforts de coins et de leviers, l'équipe monastique venait à bout des troncs les plus nouveaux... Ce petit épisode nous donne une idée du travail des moines établis au VII^e siècle sur les bords du Nozon : ils continuèrent ce qu'avaient ébauché leurs ancêtres du V^e et du VI^e siècles.

L'abbaye colombanienne poursuivait normalement sa carrière. S'il est vrai que des gens heureux n'ont pas d'histoire, le monastère dut vivre environ cent années tranquille, car nous ne savons plus rien de lui, jusqu'au milieu du VIII^e.

La fin de 753 marque, dans les fastes de Romainmôtier, une date mémorable. Depuis quelque temps déjà, le pape et les princes francs, surtout Pépin et Carloman, fils de Charles-Martel, entretenaient des relations importantes, d'où devaient sortir, d'une part, la reconnaissance officielle de Pépin comme roi et, d'autre part, la création des Etats pontificaux. Le pape Etienne II avait décidé d'aller lui-même en France, sacrer Pépin. Le 15 novembre 753, il quitta Rome, accompagné de plusieurs ecclésiastiques, atteignit le val d'Aoste, franchit le Mont-Joux et descendit à Saint-Maurice. Là il trouva l'escorte que Pépin avait envoyée à sa rencontre, entre autres deux grands personnages du royaume franc : le duc Rotard et le célèbre abbé de Saint-Denis, Fulrade. Le cortège ainsi complété reprit sa marche le long de la vallée du Rhône, puis à travers le pays de Vaud et, par Lausanne et Orbe, arriva à Romainmôtier, un jour du mois de décembre. L'abbaye du Nozon fut heureuse d'héberger, pour quelques journées, des hôtes si magnifiques. Une église nouvelle venait justement d'être terminée, dédiée, comme probablement la précédente, aux saints apôtres Pierre et Paul. Le pape en célébra lui-même la dédicace et fut si charmé de l'accueil reçu qu'il prit l'abbaye sous sa particulière protection, l'exemptant de l'autorité de qui que ce soit et l'appelant, par un jeu de mots que le nom même du moultier justifiait, le *monastère romain*. Nous pensons que cette église de 753 doit être identifiée avec la deuxième, dont les fondations ont été remises au jour par les fouilles. Dans ce cas, l'abbé d'alors se nommait Gudin, et l'ambon, sculpté par ses soins et retrouvé presque intact, serait celui que vit Etienne II et dans lequel monta, sans doute, le meilleur chantre de l'abbaye, pour entonner l'*alleluia* solennel.

SAINT-URSANNE

L'œuvre des disciples de saint Colomban, si féconde au milieu des forêts du Jura vaudois, à Romainmôtier et à Baulmes, s'étendit-elle, comme on l'a dit, jusqu'en Gruyère ? Nous ne le pensons pas. Nous la trouvons

plutôt florissante du côté de l'Est, aux confins du diocèse de Bâle et de celui de Lausanne.

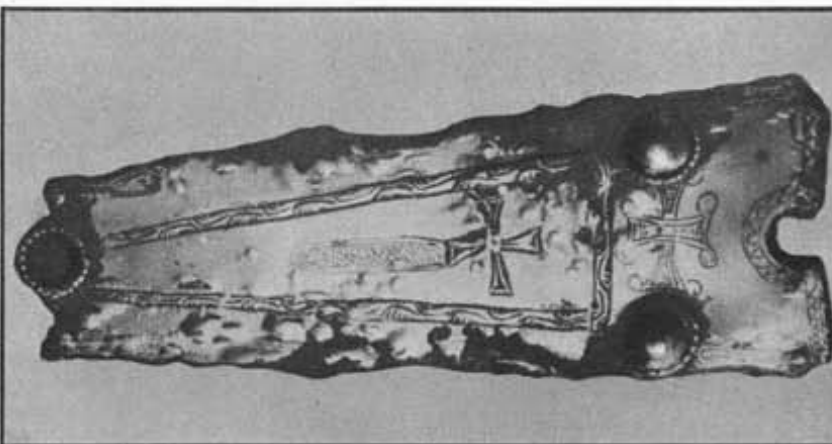
Nous nous arrêterons à peine un instant à saint Ursanne, parce que l'histoire ne fournit à son sujet presque aucune donnée vraiment indiscutable. Seule, une biographie trop récente, puisqu'elle date du XI^e siècle, a gardé touchant ce personnage quelques traits plus ou moins légendaires. Sur les bords de l'étroit sillon que le Doubs creuse dans le Jura, près de l'endroit où la rivière, après avoir coulé du Midi au Nord, se détourne subitement vers l'Ouest, nous trouvons aujourd'hui la ville de Saint-Ursanne. Elle est née, dit-on, du choix qu'avait fait de cette âpre contrée un disciple de saint Colomban, pour y vivre dans la solitude. *Ursicinus*, Ursanne, était probablement Irlandais, puisque sa légende le rattache à Luxeuil et à Colomban, mais, comme saint Gall, comme saint Sigisbert, il ne suivit pas son maître en Italie. Il préféra rester au milieu des rochers escarpés et couverts de sapins qui dominaient le cours du Doubs. En grim pant, à la suite de leur bétail, dans ces gorges sauvages, des pâtres le découvrirent et vinrent annoncer à leurs compagnons de la vallée qu'ils avaient trouvé là-haut un homme hâve et maigre, vivant en compagnie des ours. Ce fut peut-être l'origine du nom nouveau par lequel on remplaça le nom celtique du moine irlandais ; car *Ursicinus* veut dire Ourson. Mais, presque toujours, tandis que la vertu des solitaires excitait l'admiration des uns, elle éveillait l'hostilité des autres. Un riche habitant du voisinage attira chez lui l'ermite, lui fit boire du vin, et le pauvre ascète, qui n'en avait pas l'habitude, se sentant incommodé, fut obligé de sortir. Alors l'hôte perfide se mit à le siffler avec de grands éclats de rire, le qualifiant d'ivrogne et le dénonçant comme tel aux colons du voisinage. L'aventure ne discrédita pas l'austère anachorète ; il regagna sa cellule, y vit affluer les disciples, et finit par bâtir un couvent plus près de la rivière. Il y avait ménagé un logement pour les pauvres malades, et il entretenait des bêtes de somme, destinées à aller chercher ces malheureux à travers les sentiers de la forêt montagneuse. Le petit monastère de Saint-Ursanne, ainsi que celui de Saint-Imier, fit plus tard partie des possessions de l'abbaye de Moutier-Grandval... Mais en nommant cette maison célèbre, nous entrons dans l'histoire sérieusement documentée.

MOÛTIER-GRANDVAL

Le duc d'Alsace, Gondoin, ayant appris que saint Walbert, abbé de Luxeuil, était en quête de terrains propices à de nouveaux établissements monastiques, lui offrit un domaine dans son duché, une vallée profonde et solitaire, traversée par la Birse, rivière particulièrement poissonneuse. Un certain nombre de religieux et, à leur tête, le vieux Fridoald, un des premiers compagnons de saint Colomban, vinrent aussitôt défricher une partie du territoire et jeter les fondements de la nouvelle abbaye, qui prit le nom de Monastère de la Grande Vallée, *Monasterium Grandis Vallis*, Moutier-Grandval, et dont le premier abbé fut saint Germain.

Germain était né à Trèves, aux environs de l'an 610. Son père, issu d'une famille sénatoriale, s'appelait Optard. De ses deux frères, l'un Optomar, remplit d'importantes fonctions à la cour de Dagobert I^{er}, puis de Sigebert II ; et l'autre, Numérien, devint probablement évêque de Trèves, après Modoald. C'est ce Modoald

Plaque de ceinture provenant de Fétigny et conservée au Musée de Fribourg (fortement réduite), VIe-VIIe siècle. Remarquer les croix qui la décorent. (Ph. Musée national suisse)



qui fut d'abord chargé d'instruire le petit Germain. A l'âge de 17 ans, le jeune homme, désireux d'embrasser la vie religieuse, se rendit auprès de saint Arnould, dans la retraite de Horemberg ; il passa de là à Remiremont, puis à Luxeuil, où il arriva en compagnie de son frère Numérien et du moine Chunnan, le futur abbé de Réomé. Walbert accueillit avec joie Germain, et le chargea bientôt de la nouvelle abbaye de Moûtier-Grandval.

Outre l'église principale dédiée à la Vierge Marie, le monastère possédait deux autres édifices religieux, consacrés l'un à saint Pierre, l'autre à saint Ursanne. Parmi les grands travaux que Germain fit exécuter, sa Vie mentionne la réfection et l'aménagement d'une route qui reliait les diocèses de Bâle et de Lausanne, en donnant accès aux deux extrémités de la vallée.

Au duc Gondoin avait succédé Boniface, puis Atic ou Adalric, connu par un diplôme de Childéric II, daté de 675, et par ses démêlés avec l'illustre saint Léger : nous le voyons intervenir aussi dans l'histoire de saint Germain.

Situées entre les royaumes de Bourgogne et d'Allemagne, les populations de la vallée de la Birse furent souvent prises dans des difficultés politiques. L'auteur de la Vie de saint Germain nous les montre maltraitées par le duc Adalric et révoltées contre lui. L'abbé Germain prit leur défense. Un jour, ayant su que des bandes commandées par le duc allaient sévir contre les paysans de la vallée, Germain sortit du monastère avec son prévôt Randoald, emportant ce qu'il avait de plus précieux, les reliques et les livres, et se mit en route à la rencontre du duc. Il le trouva se concertant avec le comte Eric, près de Courtetelle, dans une chapelle dédiée à saint Maurice, parla avec lui, mais ne put obtenir que de vagues promesses. Tandis qu'il revenait à l'abbaye, Germain rencontra sur sa route, près de Courrendlin, des bandits qu'il essaya vainement de fléchir. Ceux-ci le dépouillèrent de ses vêtements et le tuèrent à coups de lance, ainsi que son compagnon. C'était le 21 février 670. La nuit suivante, pendant que les moines du moûtier, réunis à l'église, chantaient matines, un messager vint leur annoncer la triste nouvelle. Ils allèrent aussitôt chercher les corps inanimés des deux martyrs, les emportèrent avec respect, et les ensevelirent dans l'église Saint-Pierre. Aujourd'hui, les restes des saints Germain et Randoald sont conservés à l'église de Delémont, avec plusieurs autres précieuses reliques, dont la plus intéressante est la crosse même de saint Germain, vraie merveille d'orfèvrerie mérovingienne.

Le temps passait. A mesure que disparaissaient les privilèges qui avaient personnellement connu Germain, l'abbaye désirait davantage posséder par écrit la Vie de son illustre père. Au déclin du VII^e siècle, on chargea de cette rédaction le prêtre Bobolène, sans doute un moine de Luxeuil en rapports étroits avec Moûtier-Grandval, où il avait fait un certain séjour. Deux vétérans, Chaldoald et Aridius, autrefois témoins des vertus du saint fondateur, lui fournirent des documents. Et c'est ainsi que nous possédons cette Vie de saint Germain, dont le plus ancien manuscrit connu ne remonte qu'au X^e siècle, mais dont la valeur historique et le mérite littéraire ont trouvé grâce devant les critiques les plus difficiles.

Une centaine d'années s'écoulaient ensuite, durant lesquelles nous ne savons plus grand'chose de Moûtier-Grandval. Il continue cependant son existence ; il se développe même, puisque, vers 770, le roi Carloman, frère de Charlemagne, confirme les

privilèges accordés par ses prédécesseurs au monastère, met à l'abri de toute juridiction étrangère ses biens, ses hommes et ses colons, et l'affranchit de tout impôt : nous apprenons par cet acte que l'abbé d'alors s'appelait Gondoald.

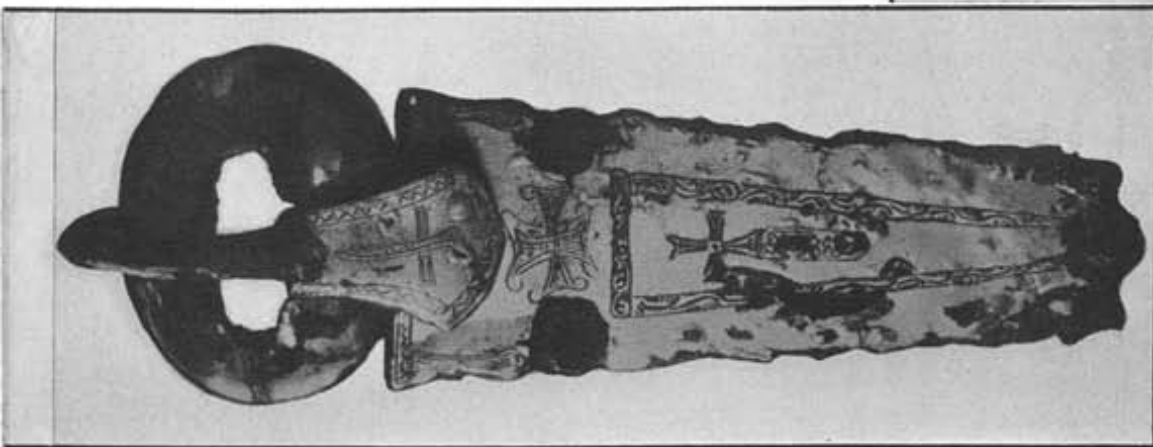
Nous devons signaler, comme témoin du monastère à cette époque, une Bible remarquable. Soit qu'elle y ait été vraiment écrite, soit plutôt qu'on l'y ait acquise par achat ou par donation, elle atteste chez les moines le culte des choses de l'esprit. « La Bible de Grandval nous montre un type du style décoratif du milieu du IX^e siècle. Cet admirable manuscrit porte aujourd'hui, au Musée Britannique, à Londres, le numéro *add.* 10546 ; on le désigne en Angleterre par le nom de *Codex Carolinus*. Les premières lignes des divers livres ou des divers morceaux sont successivement en onciale d'or, en onciale noire, en une belle et grosse semi-unciale et en minuscule. » La riche décoration artistique du manuscrit a été décrite par des spécialistes, tels que Westwood, Thompson, Delisle. Quant au texte, tant dans les parties accessoires que dans le détail des leçons, il a des caractéristiques particulières qui permettent de croire notre Bible antérieure à celle de Charles le Chauve. « A tous égards, la Bible de Grandval est un beau type de la deuxième manière de l'école de Tours. »

Parmi les plus illustres personnages qui donnèrent à l'école monastique de Moûtier un grand relief et dont la présence est une preuve des rapports qu'elle entretenait avec les principaux centres scientifiques de l'empire franc, il faut nommer Ison de Saint-Gall et Heiric d'Auxerre.

Né au pays de la Thur, nous dirions aujourd'hui en Thurgovie, Ison fut moine à Saint-Gall, où il ne tarda pas à devenir un professeur très apprécié, d'abord à l'école intérieure du monastère, puis à l'école extérieure



Crosse de St. Germain, abbé de Moûtier-Grandval, conservée à Delémont.



ouverte aux étrangers. Plusieurs de ses élèves se distinguèrent dans les sciences ou dans les arts : Ratpert, Tutilo, Notker, avec lesquels il composa une Encyclopédie, malheureusement disparue depuis longtemps, mais qu'on retrouvera peut-être un jour dans quelque bibliothèque. Il ne négligea pas les études historiques (on possède encore son Recueil des Miracles de saint Othmar) et se signala même par ses cures merveilleuses, car il se livrait avec succès à la médecine. Un grand personnage ayant demandé à l'abbé Grimoald, de Saint-Gall, quel maître qui pût enseigner à Moûtier, on lui permit de prendre Ison, mais pour trois ans seulement et à la condition que, trois fois chaque année, l'illustre professeur reviendrait faire une visite à ses confrères saint-gallois. De la Bourgondie et même de toute la Gaule, rapporte une chronique à peu près contemporaine, les élèves affluèrent à Moûtier, pour entendre, ne fût-ce qu'une heure, ce maître singulier qui savait aiguïser les esprits les plus obtus, *etsi optusa inveniret ingenia, ipse dabat acumina*. Lorsque le temps promis fut écoulé, Grandval obtint de le garder encore pour une nouvelle période triennale ; mais, le 14 mai 871, l'illustre savant fut emporté par la mort à la fleur de l'âge et enseveli, dans l'église de Saint-Germain de Moûtier. Peu après, on trouva son tombeau vide, et le bruit courut qu'un grand de Bourgogne avait secrètement enlevé les restes de cet homme extraordinaire, pour les avoir dans l'église de sa villa.

C'est apparemment pour le remplacer qu'on fit venir Heiric d'Auxerre.

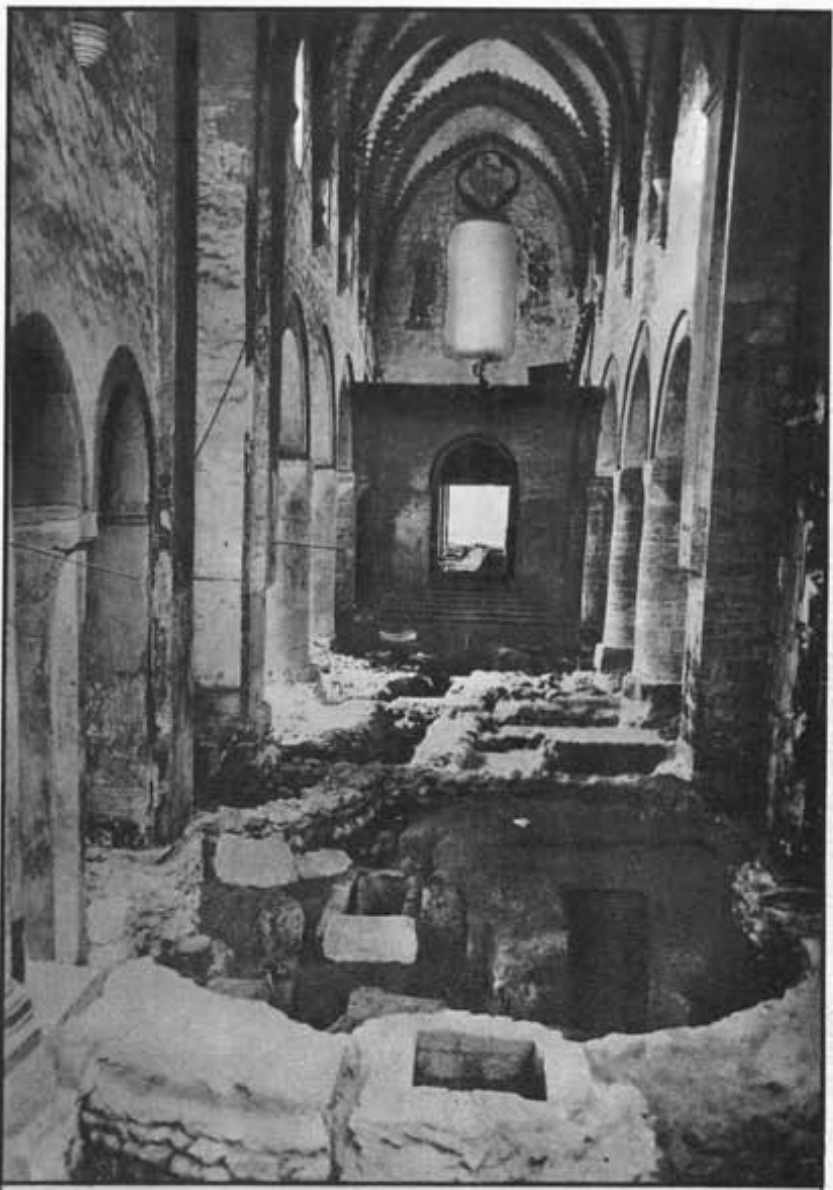
Celui-ci naquit près d'Auxerre en 841. Tonsuré à huit ans, sous-diacre à dix-huit, génie précoce, il fit, sous la direction du célèbre abbé Loup de Ferrières, de brillantes études. Tout jeune encore, il dédia deux ouvrages, un poème et un recueil de morceaux choisis, à l'évêque d'Auxerre. Son érudition s'étendait presque à tout. Nous avons de lui des commentaires philosophiques, des traités sur l'astronomie, la chronologie, le comput ecclésiastique. Il collabora à l'histoire des évêques de son diocèse et consacra six livres en vers et deux livres en prose à la Vie et aux Miracles de saint Germain d'Auxerre. Il fut un spécialiste des notes tironiennes, qui sont la sténographie de ce temps-là. Cet éminent propagateur de la vraie méthode scientifique a formé d'illustres élèves, entre autres Huchald de Saint-Amand, le célèbre musicien, et Remy d'Auxerre, le restaurateur de l'école épiscopale de Reims. Après avoir passé plusieurs années à l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, Heiric partit pour Moûtier-Grandval. Mais il y mourut bientôt, ayant à peine trente-cinq ou trente-six ans.

On comprend le vide que dut laisser la mort prématurée de ces deux maîtres incomparables. Leur passage, si court fût-il, à l'école monastique de Moûtier, reste une preuve de la prospérité qu'elle avait acquise au IX^e siècle.

LA RÈGLE BÉNÉDICTINE

Mais au moment où cette gloire l'enveloppait, l'ancienne abbaye luxovienne avait changé de règle. Ison, Heiric sont des bénédictins. Et cela pose un problème auquel il faut un instant s'arrêter.

Nos abbayes romandes se rattachèrent jadis à Luxeuil. Une seule fait exception, celle d'Agaune ; encore n'est-elle pas sans rapport avec l'institution luxovienne : le séjour de saint Eustase à Saint-Maurice et le départ de saint Amé pour Luxeuil le prouvent. C'est que, dans la



Vue de l'intérieur de l'église de Romainmôtier, durant les fouilles exécutées au début du siècle. On y a retrouvé des restes importants de plusieurs sanctuaires antérieurs, dont le plus ancien remonte probablement au VIII^e siècle, et un autre, au VIII^e.

(Ph. Garraux, Lausanne)

première moitié du VII^e siècle, la règle de saint Colomban jouit d'une exceptionnelle popularité. Des plaines de la Lombardie jusqu'aux plages de la mer du Nord, chaque année voyait naître une nouvelle fondation des moines de Luxeuil, et les villes épiscopales demandaient pour évêques des hommes formés à leur forte discipline.

Or, tandis que tout devait assurer, dans le royaume franc, la prépondérance du monachisme colomabanien, tandis que la règle de Luxeuil avait pour elle la sympathie généreuse des grands de Bourgogne et d'Austrasie, la réputation sans égale de ses nombreuses maisons, les vertus et les miracles de ses saints, l'ordre bénédictin, pourtant d'abord beaucoup plus modeste, s'implantait partout, chez nous comme ailleurs. De très bonne heure, en effet, non seulement dans les filiales, mais dans la



Plaque de ceinture représentant deux hommes debout qui implorent le secours de la croix contre les êtres maléfiques dressés derrière eux, VI^e-VII^e siècle ? Proviendrait de Lussy près Romont et se trouve au musée de Fribourg.

Plaque de ceinture représentant un homme levant les bras, VI^e-VII^e siècle ? Proviendrait de Neuenegg et se trouve au musée de Berne. (Photos musée national suisse) >



maison-mère de Luxeuil, la règle de saint Benoît se juxtapose graduellement, puis se substitue à l'autre. Vers 670, à Autun, c'est-à-dire au cœur même de cette Bourgogne dont Colomban semblait devoir être à jamais le législateur religieux, un concile de cinquante-quatre évêques, présidé par saint Léger, prend plusieurs décisions relatives à la discipline monastique : on n'y parle même plus du fondateur de Luxeuil, mort depuis cinquante ans à peine, et l'on adhère unanimement à la règle de saint Benoît. Pourquoi cette apparente anomalie ?

On a répondu : parce que la monarchie franque a plutôt

propagé l'ordre bénédictin. C'est vrai, mais seulement à partir du VIII^e siècle, et du reste, cette réponse recule la question sans la résoudre. Nous pouvons demander encore pourquoi les rois ont agi de la sorte. Parce que les papes les y inclinaient ? Alors, pourquoi l'Eglise romaine préférait-elle à toutes les autres la règle de saint Benoît ? La principale raison, c'est que la règle de Luxeuil, trop dure sur certains points, n'avait pas une suffisante facilité d'adaptation. Celle de saint Benoît, au contraire, était sage, pratique, remarquable entre toutes, comme le dit Grégoire I^{er} dans ses Dialogues, par sa discrétion, *discretione praecipua*. La

rigueur de Colomban, d'abord utile pour apprivoiser les Barbares, ne tarda pas à paraître excessive ; la douce énergie de Benoît fut d'une efficacité plus stable : sa modération, marquée au coin du bon sens latin, l'emporta. Les statuts de Luxeuil s'endormirent bientôt dans les manuscrits qui seuls en conservèrent la mémoire ; et tout le long des siècles, les âmes désireuses de perfection chrétienne allèrent instinctivement à la règle toujours vivante du Mont-Cassin, dont le début marque déjà l'esprit : « Ecoute, ô mon fils, les préceptes du Maître, incline vers lui l'oreille de ton cœur... » Les plus célèbres maisons du IX^e siècle, Einsiedeln, Saint-Gall, sont filles de saint Benoît, et Cluny, le prodige du X^e, n'est qu'un vigoureux et fécond rameau de l'arbre bénédictin.

Mais ne dépassons pas la limite que nous nous sommes imposée : arrêtons-nous à l'année 888. Cette date marque le moment où les parties essentielles de la Suisse romande sont unies sous un même sceptre, celui du roi de Bourgogne. D'autre part, elle ouvre la période où le nombre des sources devient considérable et leur étude, facile. Avec elle se clôt la phase des origines. Dès lors, mieux documentée, l'histoire nous permet de suivre à loisir le développement de cette vie religieuse du moyen âge dont les imperfections ne doivent pas nous faire oublier les incontestables mérites.

Le fleuve coule, entraînant les impurs débris de ses rives, mais bienfaisant quand même et majestueux. Il valait la peine, semble-t-il, de remonter jusqu'à la source, encore que les grandes herbes nous empêchent d'en pénétrer tous les secrets...

Ambon (partie centrale d'une chaire) trouvé sous le pavé de l'église de Rommormöller et conservé dans cette même église, VIII^e siècle. On connaît, en Suisse romande, deux autres ambons analogues, peut-être plus anciens, celui de St. Maurice et celui de Baulmes, ce dernier plus incomplet que les autres. (Ph. Musée national suisse)





